



Jeûner : mode ou retour en profondeur ?



En direct de la Passion selon les Pèlerins de Bouge



Philippe Van Parijs, philo, éco et « go between »

BELGIQUE - BELGIE
P.P.
LIEGE X
9/249

L'appel

Le magazine chrétien de l'événement



« J'ai envie de croire au paradis, confie celle que Joséphine a rendue si populaire. Nous avons tous un ange gardien sur notre route. Moi ça a été Fugain. Et j'ai décidé de m'en sortir, de me faire reconnaître comme femme avant d'être "de petite taille". »

Mimie Mathy : « Si je prie, c'est pour dire merci »



Armand Veilleux
dénonce les dangers
de la globalisation

Pâques : la résurrection,
au cœur de la vie
de tous les jours

José Gérard analyse
la « théorie du genre » :
sursaut humaniste ou intox ?

C'est dans le détail du quotidien
que se révèlent le sel et le poivre de la vie

Hors-norme

Après une vie active bien remplie, il vit maintenant un peu à l'écart, à la campagne. Il aime lire, écrire, composer des poèmes, méditer, prier, se promener dans les bois. Il n'est pas coupé complètement du monde. Il lit son journal, écoute un peu la radio et regarde parcimonieusement la télévision dont il s'offusque des programmes racoleurs et vulgaires. Il a quelques amis avec qui il aime communiquer. Il leur téléphone éventuellement. Il n'a pas de portable ni d'ordinateur relié à internet. Ses amis plus jeunes, accrochés aux moyens modernes de communication, lui disent : « Tu devrais te relier... Tu auras accès à toute l'information que tu souhaites et surtout tu communiqueras facilement et rapidement avec tes amis. » Il n'en a cure. Il est resté fidèle à la correspondance écrite à la main et envoyée par voie postale. Dernièrement, un de ses amis ouvrant sa boîte aux lettres et croyant trouver comme d'habitude uniquement des prospectus publicitaires, des demandes de paiement ou des lettres officielles a eu une belle surprise. Parmi ce courrier anonyme, se trouvait une carte postale de l'homme des bois qui disait en quelques rares mots choisis et avec gratitude le don précieux de l'amitié. Cette carte postale n'est pas partie à la poubelle mais est restée sur le bureau de celui qui l'a reçu.

SERVICE

Ses lunettes présentent un petit problème à régler. Les branches se « relâchent ». Il se rend chez l'opticien auprès duquel il a acheté la paire. Il

explique son souci. Sans tarder, l'homme de métier se retire un instant dans l'atelier et répare le défaut de l'objet. « *Combien je vous dois ?* » Petit suspense. Souriant, le professionnel lui répond : « *Rien du tout... C'est gratuit. Cela fait partie du service.* » Très peu de temps plus tard, une vis de la même paire tombe. Retour chez l'opticien. La réparation est possible mais elle prendra plus de temps. « *Venez les chercher demain matin.* » Cette fois, il va falloir probablement payer. La réponse est identique : « *Rien du tout... C'est gratuit. Cela fait partie du service.* »

COMMUNION

C'est la messe du dimanche dans ce petit village. Une vingtaine de personnes sont présentes. Il fait froid et la routine guette. Les chants conventionnels de la chorale sont vaguement repris par quelques « fidèles ». D'autres semblent sommeiller, engourdis dans leur monde intérieur. Le sermon au pauvre contenu ne semble pas éveiller l'intérêt.

Ce sera donc le déroulé classique et convenu. Les phases de la liturgie s'enchaînent. Le « Notre Père » vient d'être récité puis vient l'invitation au baiser de paix qui déclenche comme un réveil des sensibilités enfouies. Ici, on ne se contente pas de saluer de manière un peu guindée son seul voisin immédiat. Chacun se déplace l'un vers l'autre et salue tous les participants. Poignées de main chaleureuses, accolades, embrassades souriantes des adultes et surtout des enfants ravis. C'est un peu le brouhaha. L'informel prend le pas sur le code.

C'est alors « le » moment de communion pleine et entière. Après, le rituel et le conventionnel reprennent leur place.

CITOYEN

Il est jeune et vient d'entamer une vie professionnelle très prenante, difficile et peu rétribuée. Il vient d'acheter une petite maison ancienne et la restaure avec peu de moyens. Très concerné par les problèmes de ses concitoyens et du monde, il s'est engagé en politique. Depuis deux ans, il est conseiller communal dans l'opposition. Il écoute les soucis des uns et des autres. Enquêtes, analyse de dossiers, recherche d'arguments, interpellations en séance publique. Pas facile ce travail obscur face à une majorité absolue et un bourgmestre qui raille volontiers et tacle les propos du jeune conseiller. La majorité de la population est indifférente à son action. La reconnaissance pour ce travail nécessaire et citoyen est pauvre. « *Pas découragé ?* » lui demande-t-on. « *Non, il faut le faire...* »



Gérald HAYOIS

S o m m a i r e

Choses vues

- 2 Hors-norme

Éditorial

- 3 Nouvelle chance

Évangile à la Une

- 4 Avril : enterrements innocents

Découverte

- 5 Mimie Mathy :
-
- « Si je prie, c'est pour dire merci »

À la Une

- 6 Parcours d'émancipation :
-
- Kémo repart à zéro
-
- 8 Associatif en crise,
-
- économie en danger ?
-
- 10 L'Afrique du Sud en manque de
-
- leaders

Signe

- 12 Derrière le mot « résurrection »
-
- 14 Un genre pour tou(te)s ?
-
- 16 Mille raisons de croire

Éclairage

- 17 L'appétit de Dieu
-
- Jeûner, mais pourquoi ?
-
- Arrêter le carrousel quotidien
-
- Le jeûne, une pratique
-
- thérapeutique

Vu

- 21 La Passion selon les Pèlerins
-
- de Bouge

Rencontre

- 24 Philippe Van Parijs :
-
- « Je ne veux pas travailler
-
- dans une tour d'ivoire »

Ça se vit

- 27 Lettre à l'évêque

Eh ben ma foi

- 28 Quelle globalisation ?
-
- 29 La musique pour célébrer
-
- ensemble

Parole

- 30 La grandeur à genoux

À voir

- 31 Libérer la mort
-
- 32 À lire, à voir, à écouter...
-
- 34 Un garçon pas comme les autres !
-
- 35 Annonces

Nouvelle
chance

Ils avaient adoré le film *Le dernier gang* que le réalisateur Ariel Zeitoun avait tourné en 2007. Au point qu'ils avaient voulu s'en inspirer dans leur vie. À l'automne 2012, trois jeunes de 18 ans s'en prennent à une agence de la banque KBC à Laeken. Ils battent le gérant et s'enfuient avec une grosse somme d'argent. Trois mois plus tard, ils comptent récidiver dans une agence KBC à Grimbergen. Mais là, ils sont repérés et se font pincer par la police. Le tribunal correctionnel de Bruxelles a condamné les deux meneurs de la bande à 36 et 40 mois de prison. Mais avec sursis. Car, pour les juges, ces jeunes avaient droit à une seconde chance. Pour terminer leurs études, et ne plus recommencer.

Un projet de loi déposé il y a quelques semaines par la ministre de la Justice Annemie Turtelboom va dans le même sens : afin de désengorger les prisons, il envisage d'élargir les cas où le juge peut, sous conditions, prononcer la suspension de la peine. Pour accorder au condamné une nouvelle chance. Tout délinquant a le droit de bénéficier de cette opportunité de repartir à zéro, sur le champ ou une fois le minimum de sa peine purgé. Qu'il soit un illustre inconnu ou, au contraire, une personne sur qui se sont braqués les flashes des médias et les spots de l'actualité. La notoriété, bonne ou mauvaise, ne peut justifier de devoir purger une peine à vie.

Ce droit à la seconde chance ne concerne pas seulement les condamnés. Qui a, un jour, vécu ou commis une erreur et a souhaité pouvoir se reprendre, redémarrer à zéro, repartir d'un bon pied ? Cette famille dont la maison a brûlé est heureuse de trouver dans son quartier un élan de solidarité lui permettant de recommencer une nouvelle vie. Ce jeune qui revient sur les bancs de l'école après des années de déscolarisation a fait cet effort surhumain conscient qu'il pouvait ainsi relancer sa vie. Ce couple séparé, qu'il s'appelle ou non Michael Douglas et Catherine Zeta-Jones, décide de se redonner une nouvelle chance. Cet autre ne parvient plus à s'entendre et se déchire. Femme ou homme, chacun a droit non pas de remonter le temps, mais de prendre un nouveau départ.

Face aux aléas de l'existence, ne pas laisser tomber les bras et sombrer, mais au contraire puiser la force de surmonter un drame et trouver la volonté de (se) reconstruire est admirable. Dans bien des cas, l'être humain vit alors une véritable nouvelle naissance. Une renaissance. Une sorte de résurrection personnelle. Peut-être une des plus belles preuves que le mot « ressusciter » n'est pas simplement un concept théologique. Mais un verbe vivant, vibrant au cœur de la vie. Quel bonheur !

Joyeuses résurrections, joyeuses Pâques.

AVRIL

Les Évangiles des dimanches ne sont pas des textes anciens et poussiéreux.
Tous les jours, ils résonnent dans l'actualité.

Enterrements innocents

DIMANCHE 6 AVRIL ENTERRÉ



Une habitante de la banlieue de São Paulo (Brésil) a eu la peur de sa vie en venant honorer un proche au cimetière de Ferraz de Vasconcelos. Alors qu'elle se recueillait devant sa sépulture, elle a entendu des gémissements provenant d'une tombe voisine, puis la terre s'est agitée et un bras lentement en est sorti. La police, appelée d'urgence, a cru que la visiteuse lui faisait une blague. En désespoir de cause, c'est à l'accueil du cimetière que la dame a dû se rendre afin de donner l'alerte. Arrivés sur place, les fossoyeurs ont réussi à sortir le mort-vivant de sa tombe. Il a été conduit à l'hôpital de la localité, où il est revenu lentement à la vie. Ancien fonctionnaire de la municipalité, l'homme aurait été pris à partie par plusieurs individus dans le cadre d'une vendetta. Au terme d'une bagarre, le tenant pour mort, ses agresseurs l'auraient inhumé dans une tombe vide, la recouvrant partiellement de terre. Ce genre de pratique semble de plus en plus fréquente au Brésil.

« Jésus dit : "Enlevez la pierre." Marthe, la sœur du mort, lui dit : "Mais, Seigneur, il sent déjà ; voilà quatre jours qu'il est là." » (Jean 11, 39)

DIMANCHE 13 AVRIL ACCUSATION « GRATUITE »



Avoir reçu l'équivalent de 720 € pour pouvoir passer un week-end à l'Oktoberfest de Munich en 2008 : tel était l'accusation de corruption qui visait l'ex-président allemand Christian Wulff lorsqu'il est passé devant ses juges. Auparavant, quand il était au faite de la gloire, cet ex-homme de confiance d'Angela Merkel avait été accusé de bien davantage par la presse : celle-ci lui reprochait d'avoir vécu, avant de diriger l'Allemagne, aux crochets de riches amis, qu'il aurait exploités. À l'époque, Wulff avait réagi violemment, menaçant même le journal populiste *Bild* de sanctions... avant d'être forcé à démissionner il y a deux ans pour que la justice puisse faire son travail. Le 27 février 2014, un tribunal de Hanovre l'a acquitté de toutes les accusations qui pesaient sur lui.

« Alors le grand prêtre se leva et lui dit : "Tu ne réponds rien à tous ces témoignages portés contre toi ?" Mais Jésus gardait le silence. » (Matthieu 26, 62)

DIMANCHE 20 AVRIL DRÔLE DE MORT



Les pasteurs lausannois Jean Chollet et Daniel Fatzer ne sont

pas des prêtres comme les autres : amateurs de théâtre et cherchant à interpeller leur public, ils trouvent chaque année un moyen original de sensibiliser les fidèles à la veille de Pâques. En 2011, ils avaient fait paraître dans la presse un avis annonçant le décès de Jésus. L'année suivante, ils avaient organisé sur les marches de leur église une « braderie de pompes funèbres ». Trois cercueils, dont un entrouvert, occupaient l'espace. « *Le mort s'est fait la malle!* » lançait le pasteur Fatzer aux passants, tandis qu'à ses côtés, un personnage issu de la BD Lucky Luke déclarait : « *Cette histoire de résurrection, c'est vraiment la mort des croque-morts!* ». « *Nous souhaitons parler de la résurrection et rappeler que la mort n'est pas le dernier acte* », expliquaient les pasteurs qui ont remis le couvert l'an passé en invitant les Lausannois à venir confectionner eux-mêmes leur cercueil, avec l'aide d'un menuisier. « *Il s'agit moins de construire, que d'échanger à propos de ce que l'on fait* », avait alors précisé à la presse le pasteur Chollet.

« *Marie-Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. Elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau.* » (Jean 20, 1)

DIMANCHE 27 AVRIL MORT, POUR SÛR

Quand le vent avait tourné au Nord, que les conditions

climatiques s'étaient détériorées et qu'il n'était plus parvenu à le joindre par radio, Guillermino Rodriguez avait pressenti le pire. Immédiatement, il avait averti les autorités maritimes locales qui avaient mené sans succès des recherches pendant quatre jours. À partir de ce moment-là, pour son patron comme pour ses amis, il était clair que José Salvador Alvarenga, parti pêcher le requin au large des côtes mexicaines, avait disparu en mer. Ils n'ont dès lors pas cru ceux qui ont affirmé l'avoir récupéré, début février, sur un atoll isolé des îles Marshall, un archipel de Micronésie perdu dans l'océan Pacifique au large de la Papouasie. José Salvador Alvarenga avait beau expliquer qu'il avait dérivé pendant quatorze mois, ne buvant finalement plus que du sang de tortues et son urine, ses collègues mexicains émettaient plus que des doutes. Ils pensaient avoir affaire à un imposteur. Ils ont dû voir la photo de José après son sauvetage pour enfin accepter de reconnaître qu'il était bien vivant.

« Puis il dit à Thomas : "Avance ton doigt ici, et vois mes mains ; avance ta main, et mets-la dans mon côté : cesse d'être incrédule, sois croyant." » (Jean 20, 27)



DE LA DIFFÉRENCE FAIRE UN TALENT

« Si je prie, c'est pour dire merci »

Mimie Mathy vogue sur un nuage. Pour elle, Succès, amour et amitié sont au rendez-vous. Lors de son « one woman show » à Liège et à Bruxelles, le public lui a bruyamment signifié, entre rires et applaudissements, combien il est fan de son ange blond.



© Manuelle Toussaint / Starface

MIMIE MATHY.

« *Croyante, mais peut mieux faire.* »

Mimie, une personne hors du commun, non pas tant par sa différence morphologique dont elle joue avec un humour féroce dans son spectacle *Je (re)papote avec vous*, mais par sa vitalité joyeuse et sa capacité d'entrer en relation authentique et spontanée. La série *Joséphine, ange gardien* la révèle telle qu'elle est : positive, aimant les rencontres, sensible à autrui et... amoureuse. Très amoureuse même, de son cuisinier-vigneron Benoist Gérard, qu'elle a épousé voici une dizaine d'années. Devenant même belle-mère de quatre ados et bientôt grand-mère. Alors son bonheur, son appétit de vie, elle a envie de le raconter et surtout de le communiquer, quoiqu'il en soit des difficultés car, dit-elle, « *je veux donner de l'espoir, notamment aux célibataires !* »

« PRENDS UNE CHAISE ! »

Faut-il avoir été encouragée et aimée de ses parents et de ses deux sœurs pour oser, à vingt-deux ans et en mesurant 1 m 32, partir vers Nice et rejoindre l'Atelier de comédie musicale de Michel Fugain qui lui dira : « *OK, tu es différente. Mais les autres aussi !* » Alors, dans ce qu'elle considère sa deuxième famille, elle va chanter, danser et jouer la comédie huit heures par jour pendant trois ans. Ensuite, c'est décidé, le spectacle est sa passion, et elle monte vers Paris. La voilà avec un premier spectacle, puis un second, quelques solos, du café-théâtre et surtout de riches amitiés.

LE PARADIS SUR TERRE

Mais la plus célèbre aventure, c'est le feuilleton *Joséphine, ange gardien*. Déjà septante épisodes au compteur et quatre sont encore prévus en 2014 et 2015. De quoi voir venir l'éternité ? « *J'ai envie de croire au paradis, confie la star du ciel. Nous avons tous un ange gardien sur notre route. Moi ça a été Fugain. Et j'ai décidé de m'en sortir, de me faire reconnaître comme femme avant d'être « de petite taille ». Et si je parle clairement de ma différence dans le dernier spectacle, c'est pour régler la question une fois pour toutes, notamment pour les journalistes ou quelques détracteurs anonymes.* » Oui, Mimie peut s'énerver mais garde son chaleureux sourire. Elle aime son rôle d'ange comme personnage de l'espoir. Même si elle est fâchée avec Dieu à cause des enfants qui souffrent. Elle en rencontre régulièrement lors de ses spectacles ou dans le cadre de sa mission d'ambassadrice de bonne volonté de

l'Unicef. « *C'est parfois très dur, reconnaît-elle, il m'est arrivé de pleurer après avoir vu ces mêmes dépendants de la maladie. Élevée par des parents optimistes et très croyants, j'ai été emmenée à Lourdes quand j'avais deux ans. Il n'y a pas eu de miracle ! En fait je reste "croyante mais peut mieux faire" ! Il m'arrivait de prier, avant de connaître mon mari, et de mettre des cierges dans les églises en demandant : "Mon Dieu, faites que je rencontre quelqu'un". Mais aujourd'hui, je ne demande plus. Si je prie, c'est pour dire merci.* »

LE BONHEUR EST SUR SCÈNE

« *J'aime ma vie, dit Mimie, et j'aime mon public. Ils étaient 1700 hier au Cirque Royal, et une partie me suit depuis trente ans. Le succès de Joséphine en télévision ne se dément pas avec près de six millions de téléspectateurs ce qui est un bon chiffre vu le nombre de chaînes. Notre avantage, par rapport aux séries policières, est le changement de décor et de personnages à chaque épisode, sauf Joséphine bien entendu. Le mois prochain, c'est autour d'une momie que va se développer l'intrigue.* »

La série n'est pas en vaine d'imagination. Quant à Mimie, on se doute bien qu'elle a plusieurs cordes à son arc. « *Faire rire encore et offrir de l'émotion mais sans faire mal à quiconque. Jouer un rôle de battante. Ou même écrire un roman, dialoguer avec des auditeurs en radio, mais surtout... être sincère, toujours, c'est ça l'essentiel dans la vie.* »

Godelieve UGEUX

Avec son spectacle *Je (re)papote avec vous*, Mimie Mathy sera à Liège (au Forum) le 13/11, à Charleroi (Palais des Beaux-Arts) le 14/11 et à Louvain-la-Neuve (Aula Magna) le 15/11.

PARCOURS D'ÉMANCIPATION

Kémo repart à zéro

Originaire du Sénégal, Kémo est arrivé en Belgique en 2008. Une grande traversée en vents contraires... Il est aujourd'hui stagiaire à La Chom'Hier à Laeken. Sans équivalence de diplôme, cet enseignant ne peut faire valoir ses compétences. Comme pour Mukhtâr, Djenabou ou Mahmoud, le chemin de la reconnaissance sera long.

Après douze ans de carrière dans l'enseignement dans le sud du Sénégal, Kémo a dû faire un choix difficile : rester ou venir en Belgique. Marié à une Belge, il « bénéficie » du regroupement familial. « *Les allers et retours avec la Belgique étaient compliqués pour venir voir ma fille et ma femme. Comme j'avais la chance d'avoir des papiers, mon arrivée était assez simple. Les difficultés sont venues après : pour s'adapter.* » Car les avantages de ce regroupement familial sont maigres : aucun employeur ne reconnaît son diplôme. Trouver un travail qui convienne n'est pas facile. « *Quel que soit le diplôme, on doit tout reprendre à zéro. Un graduat chez nous correspond difficilement à la fin du secondaire chez vous* » explique Kémo. Tenace et combatif, il trouve de petits jobs d'éducateur, avant de demander une aide sociale. Puis sa famille éclate. Enfin, il arrive à La Chom'Hier.

RACCROCHAGE

Depuis quatre mois, Kémo s'initie à un nouveau métier : « *Fini l'enseignement ! Ma*



© Magazine L'appel - St. GRAVEZ

SE FORMER À L'HORECA.

Pour sortir de la non-reconnaissance.

formation actuelle, c'est ouvrier-commis de cuisine. J'apprends à cuisiner, à entretenir la salle, à m'occuper du bar et de la gestion du magasin. »

La Chom'Hier abrite une dizaine de stagiaires comme lui au sein du petit restaurant social « La K-fête ». Lieu de formation

reconnu comme AID (Agence Intégrée de Développement), cette structure accompagne les bénéficiaires pendant quatre à six mois. « *Notre objectif est la lutte contre l'exclusion sociale*, raconte Dominique Poncelet, directrice. *Cet objectif passe par l'émancipation des stagiaires pour leur*

donner des outils adéquats. Et si, à la base, notre champ d'intervention est l'alphabétisation (vue sous l'angle de l'apprentissage de la langue), nous l'abordons aussi par le biais de la formation. C'est cela qui donne la vraie dimension de notre projet : celui d'une société solidaire et égalitaire.»

À côté du restaurant social, La Chom'Hier organise aussi une école de devoirs pour

les jeunes primo-arrivants et ceux des classes passerelles. Ils sont aujourd'hui vingt-trois à y recevoir un accompagnement.

ACTEURS DE CHANGEMENT

« Ce qui nous tient à cœur est de mettre les gens dans une logique d'acteurs de changement, explique Dominique Poncelet. Nous essayons de développer leurs compétences et de faire vivre un projet d'économie sociale. Cela en tenant compte de l'histoire des stagiaires. Nous tentons aussi de leur trouver un job. Mais cela reste difficile. Lorsqu'ils arrivent en Belgique, les déceptions sont grandes. On se demande souvent comment travailler la question des relations Nord/Sud pour leur expliquer que l'Europe n'est pas un paradis... »

Reconnaître les compétences des par-

ticipants passe par de petites choses. L'équipe a demandé à un de ses stagiaires de prendre en charge une partie de la formation du groupe. Originaire de Guinée et âgé de vingt-neuf ans, Mukhtar est licencié en microbiologie. « J'ai quitté mon

« Le vrai homme est celui qui sait se relever. »

pays parce que j'avais créé une association de lutte contre l'excision des petites filles. Dans l'hôpital où je travaillais, cela était mal vu. Ensuite, des tensions sont apparues avec ma famille, pour des raisons religieuses, puis avec les autorités. J'ai donc dû fuir la Guinée... » Aujourd'hui, il aide l'association pour les formations en hygiène. Par ailleurs, il a rejoint l'association belge GAMS, Groupe qui lutte pour l'Abolition des Mutilations Sexuelles. Philosophe, il ajoute : « Le vrai homme est celui qui sait se relever. Moi j'essaie de me relever petit à petit et d'acquiescer une expérience. Le temps me dira ce que je deviendrai... Je ne perds pas espoir et je ne me croise pas les bras. »

CRÉER LA CONFIANCE

L'accompagnement offert par ce type d'associations permet aux personnes

précarisées de retrouver confiance. « Ce qui frappe, c'est leur ténacité, analyse Dominique Poncelet. Oui, ils repartent à zéro. Mais parfois on se demande où le point zéro se situe. Nous avons parfois des jeunes qui risquent de n'avoir devant eux qu'un parcours de non-reconnaissance. » Pour Kémo, la reconnaissance est aussi en partie de pouvoir lui aussi devenir formateur pour ses

pairs. « Deux jours par semaine, il donne des cours aux autres stagiaires. Ainsi, nous tentons de tenir compte de son expérience passée. On s'octroie des espaces de liberté par rapport aux critères établis par les autorités subsidiaires » ajoute la directrice.

Pour Kémo, reconnaissance va de pair avec renaissance. Sa fille a aujourd'hui douze ans. Il peut aller la voir une fois par an chez sa grand-mère au Sénégal. Une manière de se reconstruire après l'arrachement. Et puis, pour lui, la solidarité n'est pas à sens unique. « J'ai créé l'association Enfants de Casamance qui aide les enfants déscolarisés de mon village. Nous réfléchissons à ce que nous pouvons faire pour autonomiser les écoles. »

Stephan GRAWEZ

La Chom'Hier ☎ 02.241.32.30 ✉ ilde@chomhier.be

CHRÉTIENS SOLIDAIRES : BOUGER POUR VOIR

Après « Les Parcours sociaux » proposés lors de Bruxelles-Toussaint 2006, les colloques « Accueil des sans-papiers dans les églises » (2008) et « Intolérable pauvreté à Bruxelles » (2011), la plate-forme « Chrétiens solidaires » poursuit son travail. Espace de dialogue, de réflexion et d'action, « elle invite les personnes à rester vigilantes aux inquiétudes et espoirs pour une société plus humaine » explique Véronique Herman, animatrice au Centre de Formation Cardijn (Cefoc) et membre de la plate-forme. Réunissant tous les deux mois diverses associations (Cefoc, Centre Avec, Pasto-

rale ouvrière, Entraide & Fraternité), « les participants décodent les évolutions de la Ville-Région et les enjeux qui s'y vivent, explique l'animatrice. Nous sommes interpellés par l'état de la société et par la responsabilité sociale et citoyenne des chrétiens. »

Partageant une vision théologique et une préoccupation pastorale communes, cette structure s'inscrit en droite ligne du document « Un pari pour l'espérance. Projet pastoral pour entrer dans le XXI^e siècle » de l'Église de Bruxelles.

Une vision commune qui est aussi inspirée par la méthode « Voir, juger, agir » de Mgr Cardijn.

Rien d'étonnant donc, à ce que la dernière invitation de « Chrétiens solidaires » ait été centrée sur « Bouger pour voir – Voir pour bouger ». Organisée fin février, la journée était l'occasion de rencontrer des jeunes des milieux populaires bruxellois et d'entendre les témoignages de bénéficiaires du travail de quatre associations bruxelloises : La

Chom'Hier, le Groupe d'Entraide scolaire de Laeken, Actes & Paroles et les Femmes bruxelloises interactives.

Une quinzaine de jeunes de vingt à trente ans ont raconté leur parcours d'émancipation et leur recherche d'une difficile insertion. Ensuite, le temps de l'analyse a permis de mesurer le caractère multiculturel de Bruxelles et combien les jeunes y tiennent une place plus importante que dans les autres régions. À Bruxelles, 39% des étrangers ont moins de trente ans et 13% des Bruxellois sont des étrangers de moins de trente ans. Aux problèmes d'inégalités sociales et de concentration spatiale dans des quartiers défavorisés s'ajoute la persistance de discriminations liées à l'embauche, au logement et à l'enseignement.

Après avoir pris le temps pour voir, « Chrétiens solidaires » invite maintenant à bouger... (StG)

Chrétiens solidaires ☎ 02.738.08.28 ✉ secretariat@centreavec.be



© Magazine L'appel - St. GRAWEZ

VOIR ET AGIR.

Au service d'une croissance en humanité.

ON CROIT SOUVENT QU'IL NE « VAUT » RIEN

Associatif en crise, économie en danger ?

La crise de 2008 et ses effets « à retardement » conjugués à une diminution des subsides publics hypothèquent lourdement la santé des associations. Le déclin de ce secteur « qui ne rapporte rien » a-t-il un effet sur le reste de l'économie ?

Juin 2013, selon une étude de la Banque Nationale, le poids économique des associations continuait de croître et un Belge sur neuf était employé par le secteur. Six mois plus tard, le baromètre de la vie associative réalisé par la Fondation Roi Baudouin (FRB) indiquait qu'une association belge sur trois affirmait souffrir de la crise économique. Un sentiment d'insécurité financière objectivé par des chiffres qui démontrent que cette situation est critique. Et alors ? « *Et alors, les associations et l'économie sociale contribuent largement au PIB (Produit Intérieur Brut), notamment à travers les salaires. Elles pèsent donc bien évidemment dans l'économie* », affirme Guy Raulin, formateur au CIEP (Centre d'Information et d'Éducation Populaire), président du CEFOC (Centre de Formation Cardijn) et du Mouvement Ouvrier Chrétien de Charleroi-Thuin. Avec une part s'élevant à plus de 5 % du PIB, les organisations à profit social rivalisent en effet avec d'autres secteurs importants comme la construction ou la finance. Leur poids économique s'est accru ces dix dernières années grâce à une croissance en moyenne annuelle 2,5 fois plus élevée que celle du reste de l'économie. Le secteur représente quelque 11,5 % de l'emploi salarié.

RECONNAISSANCE ET UTILITÉ

Dans une analyse publiée en 2011, la FRB clamait déjà haut et fort que le secteur associatif jouait un rôle important dans



ASSOCIATIONS. 33 % d'entre elles affichent une perte sur l'exercice 2012... et ce n'est pas fini.

l'économie en tant que fournisseur d'emplois mais aussi qu'il contribuait pour une part non négligeable au PIB belge. Pourtant, cette force sociétale peu commune manque encore de reconnaissance et de visibilité. « *On entend souvent dire que ce secteur ne produit rien. C'est tout à*

fait faux. Ce qui est vrai, c'est que les associations ne font pas beaucoup de profit et ça, c'est insupportable pour l'économie classique qui dévalorise le secteur. La culture, la santé et d'autres services fournis par les associations ont une valeur primordiale mais ils ne génèrent pas de profit en

argent et n'intéressent donc pas le capital, les actionnaires, etc. » explique G. Raulin.

CHUTE LIBRE

Au delà du constat de dégradation de leur situation économique en 2013, une association sur cinq affirme avoir rencontré des difficultés de trésorerie. Et pas d'optimisme pour l'avenir : une sur deux estime que la situation économique du secteur va encore se dégrader en 2014.

Côté chiffres, en épluchant les comptes déposés à la Banque Nationale par plus de 6000 associations, le baromètre confirme la tendance exprimée par les associations : 33 % d'entre elles affichent des pertes sur l'exercice 2012. « *La crise financière de 2008 se marque avec un effet retard*, commente Benoît Fontaine, conseiller à la FRB, interviewé par l'agence Alter. *On voit un impact brutal lors de l'année 2008. Une légère reprise a eu lieu vers 2009-2010, mais une érosion progressive est enregistrée depuis deux ou trois ans.* » Si l'on observe l'évolution depuis 2006, le nombre d'associations en perte est en augmentation de quelque 7 %. « *Les pertes sont souvent de plus en plus lourdes et les associations qui sont en bénéfice voient leurs marges diminuer* », poursuit B. Fontaine.

RENTABILITÉ ET SOUTIEN

D'aucuns prônent, pour redresser la barre, d'appliquer au secteur les recettes du marchand.

« *Comme le souligne William Baumol, qui a étudié le problème du financement public dans l'industrie du spectacle vivant et du bien culturel, on ne peut pas appliquer le raisonnement de l'industrie et ses évolutions technologiques à la culture, à l'économie sociale. Les notions de compétitivité, de rentabilité, de productivité ne tiennent pas. Répéter une pièce de Molière aujourd'hui prend autant de temps qu'à l'époque de l'auteur lui-même.* » Il faut donc soutenir ces associations afin de pérenniser leur action...

Or, ces dernières constatent une diminution de leurs subsides publics. 36 % ont vu une réduction des subsides non permanents (via des appels à projets) en 2013, alors que 26 % enregistraient la diminution des financements permanents.

Or, dans un contexte de crise, les subsides publics sont un réel enjeu pour les associations : en moyenne, ils représentent 50 % de leurs recettes (52 % en Communauté française). Avec une dépendance plus grande encore pour les grandes associations dont 71 % des recettes proviennent de ces subsides.

Cette dépendance contribue à la « mauvaise presse » économique du secteur.

« *On ne voit que le subside, mais on oublie de voir à quoi sert le travail des structures subsidiées.*

Il ne faut pas perdre de vue que les dépenses de quelqu'un sont toujours les recettes de quelqu'un d'autre. En ces grandes périodes de campagne électorale, certains partis prônent la baisse d'impôt. Moins d'impôt, c'est moins d'école, moins de policiers... moins d'associations subsidiées pour rendre des services qui servent à la collectivité. » Pour Guy Raulin, « *c'est un mauvais calcul et un manque d'intelligence...* ».

Calcul d'autant plus hasardeux que le vieillissement de la population, qui augmente la demande de soins médicaux, et la dualisation croissante de la société, qui nécessite le développement de services pour les catégories socialement vulnérables, sollicitent fortement le secteur des institutions sans but lucratif.

Le poids relatif des ISBL est particulièrement grand dans le secteur de l'action sociale : en 2010, elles ont pris à leur compte 81 % de la valeur ajoutée totale dans cette branche. Elles représentent aussi une part importante de la valeur ajoutée dans le secteur des soins de santé et dans celui des arts, des spectacles et des activités récréatives (plus de 40 %).

La solution pour redorer le blason économique du secteur ? « *Remettre en cause ce qu'on nous serine depuis trente ans, cette idée de l'économie synonyme de finance qui rapporte du fric. Un peu de bon sens ! L'économie, c'est la satisfaction des besoins de la population : culture, santé, consommation... il n'y a pas de hiérarchie philosophique des besoins !* »

FAIRE FACE

À court de créativité et d'économie de bout de chandelle, exsangues, les associations prennent des décisions radicales pour réduire leurs dépenses. En 2013, une association sur deux a ainsi dû prendre des mesures liées à ses ressources humaines. 33 % disent davantage recourir aux bénévoles, à qui on demande d'être des professionnels, et 19 % affirment avoir procédé à des licenciements.

« *L'impact de cette crise est important car 85 à 90 % de la valeur ajoutée des associations concerne l'emploi. La baisse des salaires influe sur la consommation et donc sur l'économie générale... CQFD* », conclut Guy Raulin.

« *Confrontées à la crise économique, à des réductions de subsides et à des exigences de plus en plus nombreuses (transparence, bonne gouvernance, travail en réseau, partenariat privé/public, etc), les associations ont parfois bien du mal à tenir la tête hors de l'eau* », écrivait la FRB dans un des derniers numéros de sa revue Zoom. Si le secteur associatif continue à être malmené et économiquement ignoré, son mal-être risque de faire tanguer le reste du bateau.

FAITS

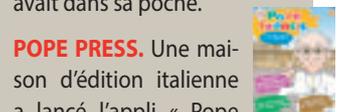
LIVRES. Depuis fin février, la Ligue Braille a lancé une bibliothèque en ligne destinée aux malvoyants. C'est ainsi que 12.000 livres audio, 4.900 livres au format braille et 3.800 livres en grands caractères sont offerts gratuitement aux membres de la Ligue.



INNOVATION. Le Saint-Siège a annoncé fin février la création d'un « Secrétariat pour l'économie ». Cette nouvelle institution a pour but d'unifier et de professionnaliser le Vatican. Le cardinal George Pell, actuel archevêque de Sydney, dirigera ce nouveau « ministère ».



GILET PARE-BALLE. Les agresseurs d'un chauffeur de bus de l'Ohio (USA) lui ont tiré deux balles en plein dans la poitrine. Miraculeusement, les projectiles se sont logés dans un exemplaire du Nouveau Testament qu'il avait dans sa poche.



POPE PRESS. Une maison d'édition italienne a lancé l'appli « Pope Francis Comics ». Le pape y est représenté sous forme de bande dessinée qui a pour objectif d'enseigner aux enfants les paroles et l'histoire du pape. Au même moment, les éditions Mondadori, propriété de Silvio Berlusconi, lançaient le premier numéro de leur nouvel hebdo people : *Il mio papa* (mon pape à moi), dont le succès est déjà garanti.

QUERELLES DE DROITS



Le Danemark vient d'interdire l'abattage rituel des animaux et exige l'étourdissement préalable des animaux. Cette décision suscite l'indignation des musulmans et des juifs vivant dans ce pays. Le ministre en charge de l'application a déclaré devant ces réactions que « les droits des animaux sont prioritaires par rapport aux droits religieux ».

ENJEU DES URNES

L'Afrique du Sud en manque de leaders

Le 7 mai, les Sud-Africains iront voter. Avec moins d'enthousiasme vis-à-vis de l'ANC, orphelin de Mandela, qu'au premier scrutin démocratique d'avril 1994 qui avait mis fin à l'apartheid.

À la sortie de l'avion, l'Afrique du Sud apparaît accueillante, pleine de richesses et de pauvretés. Dans cet aéroport ultra-moderne, une nettoyeuse âgée explique qu'elle a dû quitter sa province natale, où des mines ont été fermées, et qu'elle a « *trouvé difficilement à Johannesburg un petit job pour nourrir ses petits-enfants, orphelins du sida* ».

MODERNITÉ

Pourtant, pour les dernières coupes mondiales de rugby et de football, ce pays émergent s'est doté de complexes sportifs et a fameusement développé son réseau routier. À Durban, la métropole maritime du KwaZulu Natal et ville d'origine du président Zuma, il est prévu d'agrandir encore le port et la variété des

nouveaux buildings semble inspirée par les diverses cultures du pays. La ville est celle qui s'est développée le plus rapidement dans le monde durant ces dernières années et elle accueillera en août le 25^e congrès mondial des architectes. Une première pour l'Afrique. Mais cela ne doit pas faire oublier l'état de la nation, dont le président Zuma a livré une présentation fort enjolivée en février dernier.



© Magazine L'appel - Jacques BRIARD

SUD-AFRICAINS.

Ils attendent que le président Zuma tiennent ses promesses.

ACCROISSEMENT DES INÉGALITÉS

« En vingt ans de démocratie, nous avons parcouru un long chemin, mais il en reste un très long à faire. » Ces propos émanent de l'archevêque anglican Ndungane, ancien prisonnier politique et successeur de Desmond Tutu au Cap, et du professeur Devenish, de l'Université du KwaZulu Natal. Ce dernier relève que plus de trois millions de maisons ont été construites, 94% des ménages ont désormais accès à l'eau potable, 75% à l'électricité et que les allocataires sociaux sont passés de 3,5 à 16 millions. « Tout cela, le gouvernement le dit aussi, spécialement en vue des élections de mai », notent des responsables d'Organisations Non Gouvernementales œcuméniques du KwaZulu Natal. Mais cela ne dit pas combien de familles peuvent se payer l'eau et l'électricité. Car il y a un accroissement des inégalités. » D'ailleurs, le professeur Devenish estime à 22 millions (sur une population de 51 millions) le nombre de personnes vivant sous le seuil de pauvreté. Il relève aussi les sérieux problèmes de chômage, de manque de services collectifs, de dysfonctionnement du système de l'éducation et de corruption endémique, ainsi que la multiplication des protestations populaires et même « la menace d'insurrection ».

SURSIS POUR L'ANC ?

Cependant, le parti gouvernemental qu'est le Congrès National Africain (ANC) de Mandela devrait remporter les élections de mai. Car, selon divers interlocuteurs, « aucun de la bonne douzaine des autres partis, aux ambitions souvent principalement provinciales, n'est à même

de faire mieux, par exemple pour appuyer les paysans noirs moins soutenus que l'agriculture commerciale ou contre la corruption des dirigeants actuels. Mais il risque d'y avoir beaucoup de changements surtout lors des élections suivantes, cinq ans après la mort de Mandela. » De plus, d'après des responsables d'ONG chrétiennes, « le manque de leaders existe aussi dans les syndicats et les Églises, celles-ci étant trop silencieuses. S'y ajoute le manque d'engagements collectifs des gens à qui il faut rappeler ce qu'ont fait les opposants à l'apartheid et dont il faut renforcer leur manière de s'organiser, mais avec moins de soutiens étrangers que jadis. »

FORTE IMMIGRATION

Comme c'était déjà le cas à Johannesburg, Durban compte beaucoup d'immigrés d'Afrique centrale. « Rien qu'au KwaZulu Natal, nous sommes plus de 5 000 Burundais, explique l'un d'eux désormais bilingue. Mais il doit y avoir plus de réfugiés des deux Congos. » De même que les autres sans logis et sans travail, ces exilés sont souvent malmenés par la police aux agissements rappelant l'apartheid. Mais ils le sont aussi par certains habitants. « Car à Durban, confie un de ces sans-papiers, les 44% des 3,5 millions d'habitants sans emploi ont autre chose à faire que de nous accueillir pour la bonne raison que de nombreux Sud-Africains avaient été fraternellement hébergés dans nos pays durant l'apartheid ! Mais ce ne doit pas être mieux en Europe... »

Jacques BRIARD

À LA SUITE DE MGR HURLEY

En février, le dixième anniversaire de la mort de Mgr Denis Hurley a été commémoré à Durban. Il y a longtemps été archevêque, grand opposant à l'apartheid, adepte de l'œcuménisme et de l'ouverture aux autres promu au concile Vatican II auquel il a participé activement.

Tout cela a été rappelé à l'Université du KwaZulu Natal, dont il a été le chancelier à la fin de sa vie, lors d'un colloque ouvert par l'archevêque anglican du Cap. Celui-ci a notamment relevé que Mgr Hurley s'était engagé dans des débats politiques et sociaux comme pour l'ordination des femmes. Il en a été de même au siège de l'ONG Diakonia-Conseil des Églises, qu'avait fondée Mgr Hurley, et au centre portant son nom. À présent hébergé par des associations hindoues, celui-ci devrait s'installer en 2015 dans un bâtiment en construction entre la cathédrale et la mosquée, pour continuer à accueillir les sans-abri et les sans-travail d'origines diverses.

À ces manifestations ont notamment participé l'actuel archevêque, le cardinal Napier, moins engagé que son prédécesseur ; Ela Gandhi, petite-fille du Mahatma ; des responsables juifs et ceux du Centre pour la paix Denis Hurley actifs dans les pays africains marqués par les violences et les guerres. Pour avoir étroitement collaboré avec Mgr Hurley, était aussi représentée la CIDSE, qui regroupe les organisations catholiques chargées des Carêmes de Partage dans l'hémisphère Nord, dont Entraide et Fraternité. (J.Bd)

INDICES

COMME LES AUTRES. 90% des catholiques français interrogés dans un sondage sont favorables au droit à l'interruption volontaire de grossesse, soit quasiment autant que l'ensemble des Français. 54% sont pour le mariage des couples homosexuels (37% chez les pratiquants réguliers). 42% (mais seulement 21% des pratiquants réguliers) approuvent le droit à l'adoption par les couples homosexuels. Avec des pourcentages quasiment semblables à l'ensemble de la population de l'Hexagone, 92% des catholiques souhaitent aussi que l'Église soutienne les méthodes artificielles de contraception. 87% sont pour le mariage des prêtres et 84% pour des femmes-prêtres.



CONDAMNATION.

Le COE (Conseil Œcuménique des Églises) a déclaré que les drones armés posent « de sérieuses menaces à l'humanité » et au « droit à la vie ». Cette organisation condamne ainsi l'usage des drones, ces avions sans pilote permettant d'éliminer à distance des « cibles » jugées dangereuses avec souvent des dommages collatéraux dramatiques pour des innocents.



ACCUEIL. Des milliers de musulmans pourchassés par les miliciens pro-chrétiens anti-balaka sont actuellement accueillis par les institutions de l'Église catholique de République centrafricaine.



DISCRIMINATIONS.

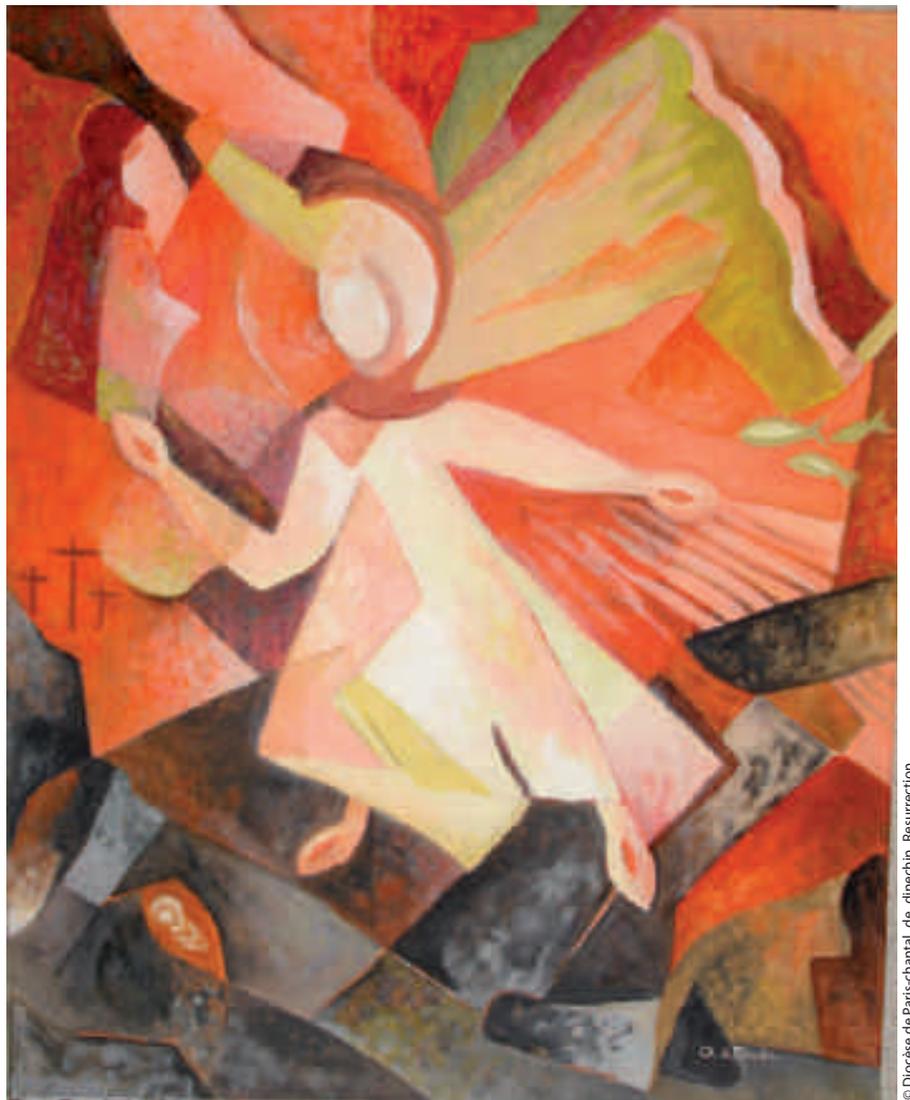
Les Églises considèrent comme discriminante la loi que vient d'adopter l'Ouganda, visant à menacer d'emprisonnement à vie tous les homosexuels du pays. Les Églises rappellent le caractère fondamental du respect de la dignité de chaque personne.

QUESTION DE VIE

Derrière le mot « résurrection »

Croire en Jésus ressuscité est indispensable à la foi chrétienne. Pourtant, on constate que ce pivot de la foi est difficile à admettre, même pour les chrétiens. Mais de quoi parle-t-on ? Cette foi va-t-elle de soi ? Et que met-on derrière le mot « résurrection » ?

« **S**i le Christ n'est pas ressuscité, notre message est sans objet et votre foi est sans objet », écrivait Paul à la communauté de Corinthe. Cette affirmation de l'importance de la résurrection est également reprise dans le catéchisme de l'Église catholique : « *La résurrection est la vérité la plus haute de notre foi dans le Christ.* » Le centre du message des évangiles, malgré leurs divergences, c'est la mort et la résurrection de Jésus. Au matin de Pâques, les femmes se rendent au tombeau. Elles ne trouvent pas le corps. Elles sont bouleversées. Pourtant, elles font une expérience essentielle de la présence de Jésus. Elles témoignent de ce qu'elles ont vu. La nouvelle se répand. L'apôtre Jean se rend au tombeau. Il y entre. Il est vide. Il voit et il croit. Les disciples font eux aussi l'expérience de Jésus vivant. Il se manifeste à eux. Ils le reconnaissent. Pas immédiatement, cependant. Il n'est pas un corps réanimé qui vivrait comme avant, comme ce fut le cas pour Lazare,



RÉSURRECTION.

Jésus qui « se relève » est le « même » tout en étant « différent ».

que Jésus avait rappelé à la vie. Jésus ressuscité est à la fois le même et différent de celui qu'il était avant sa mort. Mais c'est bien lui. Les textes, chacun à leur manière, expriment cette tension entre « même » et « différent ». Les récits

d'apparitions soulignent tous que ceux qui voient Jésus ressuscité ne le reconnaissent pas dans un premier temps. Marie-Madeleine le prend pour un jardinier. Les disciples en route vers Emmaüs marchent avec un inconnu. Leurs yeux ne

s'ouvrent réellement qu'au moment du repas, quand Jésus partage le pain. Thomas hésite à reconnaître le Maître. Ce n'est que par le regard de la foi que les disciples finissent par voir en cet homme, celui qu'ils ont connu, celui qui est mort crucifié. Alors, la tristesse, la déception et la peur font place à la joie. La rencontre avec leur Maître leur donne des ailes. Le contraste entre leur audace et leur repli d'avant est saisissant. On peut aussi constater qu'aucun texte ne fait le reportage de l'événement en temps réel : personne n'a assisté à la résurrection en direct.

VIVRE DEBOUT

Dès les premières annonces de la foi dans les années trente, les disciples réfléchissent au sens de l'événement et mettent des mots sur leur expérience. Comme elle est inédite, ils se servent du vocabulaire existant. La résurrection c'est être mis debout, être relevé. C'est ce terme qui est utilisé.

Dieu, par la résurrection de Jésus, se révèle plus fort que la mort. Il est le premier né d'entre les morts, le premier qui ouvre le passage. Pour les disciples d'hier comme pour ceux d'aujourd'hui, croire que Jésus est revenu du séjour des morts ne va pas de soi. Tout autant que la résurrection promise à chacun. Mais pas seulement après la mort. Cette vie est donnée dès maintenant. La réflexion a commencé au matin de Pâques. Elle n'est pas finie. « Croire en la résurrection ne repose pas sur une évidence, souligne Jean-Claude Brau, dans un ouvrage qui s'interroge sur le sujet. Les premiers témoins dont parlent les évangiles ne sont pas les seuls à avoir sérieusement hésité et douté ! Elle est une interprétation qui relève de la foi. Croire en la résurrec-

RÉSURRECTION ET RÉINCARNATION, QUELLE DIFFÉRENCE ?

Croire en la réincarnation suppose que l'être humain a plusieurs vies successives et chacune prépare la vie suivante, jusqu'à la réalisation complète de soi. Les chrétiens, au contraire, croient en la résurrection : la vie est unique et après la mort, l'être humain, avec toute sa personnalité, arrive à son accomplissement dans la communion avec Dieu, les autres et lui-même. Chacun reste soi avec son propre corps, mais un corps transformé, « transfiguré ». Cette vie est donnée en plénitude. Elle est partagée d'amour. (C.B.)

tion de Jésus, ce n'est pas d'abord affirmer telle ou telle évidence sur un tombeau vide, un ou deux anges présents et des apparitions. Plus profondément, c'est croire, tenir le pari que certains échecs sont porteurs de vie. »

Pour les disciples, la foi en Christ ressuscité ne repose pas sur un déni de la mort de Jésus ni sur la peur de leur propre mort, ni encore sur la croyance en une (re)vie après la mort. L'enjeu est ailleurs : dans la proposition à tout être humain d'un amour plus fort que la haine, ce que Jésus appelait le Royaume. Reste à interpréter cette foi évangélique et à l'ancrer dans la vie d'aujourd'hui comme les chrétiens l'ont fait tout au long de l'histoire dans une grande diversité, selon les cultures et les combats de leur temps.

Chantal BERHIN

UN SENS POUR AUJOURD'HUI

Quel est l'intérêt des récits de résurrection pour l'homme d'aujourd'hui ? Elle renvoie aux questions les plus fortes sur le sens de la vie, de la souffrance et de la mort. Elle interroge sur le sens d'une vie gardée ou d'une vie donnée. Il s'agit d'être vivant et debout, comme en témoigne un groupe de chrétiens dont la réflexion a donné lieu à l'ouvrage coordonné par Jean-Claude Brau *S'interroger sur la résurrection de Jésus* : « Et si la résurrection, c'était un ici et maintenant et pas un après ? » « Si c'était une force de vie ? Une recherche continue pour la primauté de la vie sur la mort ? » « Si c'était s'insurger contre les évidences de notre temps ? » « Si l'important, c'étaient les résurrections, tout au long de la vie ? » « Si c'était être libre dans sa démarche, être dynamisé, se remettre debout, collaborer à ce que des gens se lèvent ? » « La résurrection nous pousse à dire : la vie a un sens ? » « Plutôt qu'une réponse de la survie à la mort, la résurrection n'est-elle pas une réponse de l'amour à la haine ? » « Et si cela avait du sens de donner sa vie ? » (C.B.)

Extraits de *S'interroger sur la résurrection de Jésus*, sous la direction de Jean-Claude BRAU, Lumen Vitae, 2001. Livre épuisé.

INDICES



VOILÉES. Les équipes de foot féminin portant le voile ou le turban seront désormais autorisées par l'International Football Association Board. Certains pays, comme la France, ont déjà annoncé qu'ils continueraient à interdire le port du voile aux joueuses au nom de la laïcité.

DEMANDE. 90.000 personnes ont signé une pétition en ligne qui exige que la mosquée de Cordoue, transformée en cathédrale au XIII^e siècle, passe de l'Église à une gestion publique. Cet édifice est classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Il représente selon la pétition « un symbole universel d'entente entre les cultures ».



MARIAGE SCIENTOLOGUE. En vertu de la loi anglaise sur le mariage, une chapelle londonienne de l'Église de scientologie a été reconnue « lieu officiel de célébration de mariages ». Un premier couple y a été officiellement uni fin février.



LE GENRE. Mgr Delmas, évêque d'Angers, estime qu'il ne fallait pas programmer le film *Tomboy* « en faveur de la théorie du genre », dans les collèges privés d'Angers. L'évêque a estimé que les visées militantes du film, en faveur de la théorie du genre, sont contraires au projet éducatif de l'enseignement catholique français...

CENSURE. Dans les mosquées égyptiennes, le thème du prêche du vendredi est désormais imposé par les autorités. Par cette décision, les militaires tentent de priver les islamistes d'un de leurs canaux de diffusion. Depuis la destitution de Mohamed Morsi début juillet, ses partisans manifestent en effet régulièrement à la sortie des mosquées et font du prêche un moyen de mobiliser les troupes.



THÉORIE FUMEUSE ?

Un genre pour tou(te)s ?

La « théorie du genre » suscite des oppositions virulentes.

Les antis dénoncent des attaques tous azimuts contre les fondements de la civilisation occidentale.

Sursaut humaniste ou intox de la droite réactionnaire ?

Quasi inconnu du grand public il y a quelques mois, confiné dans les milieux universitaires ou féministes, le concept de genre a fait une entrée fracassante sur

la scène publique. Au départ, il s'agit de constater que l'identité de l'homme ou de la femme n'est pas faite seulement d'un donné biologique mais aussi d'une construction sociale. Dans la foulée de la

« *Manif pour tous* » en France, qui a mobilisé des foules pour s'opposer au mariage entre personnes de même sexe, les militants ont poursuivi sur leur lancée et ont dénoncé l'enseignement obligatoire de la



© Howard R. Hollem

TÂCHES MASCULINES.
Interdite aux femmes ?

théorie du genre dans les écoles. Ils accusent cette théorie d'introduire en classe l'homosexualité, la bisexualité et la transsexualité, de vouloir saper la famille traditionnelle et subvertir totalement la société.

CURIEUSES MOBILISATIONS

Les rumeurs les plus curieuses ont circulé, relayées efficacement dans certains milieux par SMS. On obligerait les petits garçons à s'habiller en filles, on initierait les enfants de maternelle à la masturbation et on pousserait les adolescents vers l'homosexualité. Face à ce danger, l'écrivaine Farida Belghoul, une ancienne de la Marche des Beurs qui s'est depuis rapprochée de l'extrême droite, appelle à organiser des « Journées de retrait de l'école » pour « protéger la pudeur et l'intégrité de nos enfants ». De nombreux parents ont répondu à cet appel en mettant leurs enfants en congé de leur école. À la base de ces rumeurs, un programme de l'éducation nationale française « ABCD de l'égalité », qui se propose de combattre les stéréotypes : il n'y a pas de sports de filles et de garçons, il n'y a pas de métiers de filles et de garçons... Un autre document a provoqué les mêmes levées de boucliers : un rapport rédigé en espagnol il y a plus de trois ans sous l'égide du bureau européen de l'Organisation Mondiale de la Santé et qui vient d'être traduit en français par une institution suisse. Il reprend une série de recommandations en matière d'éducation affective et sexuelle, mais ses détracteurs y voient « un abrégé de corruption de mineurs inspiré par la théorie du genre ».

THÉORIE OU PAS ?

Pour les antis, il existe une idéologie du genre, qui veut imposer de force une société où l'indifférenciation sexuelle est la norme. Cette idéologie serait promue par les courants LGBT (lesbiens, gays, bisexuels et transsexuels) qui noyauteraient les milieux politiques, dans les gouvernements nationaux comme dans les institutions internationales. Une sorte de complot...

En face, on rappelle qu'il n'y a pas « une » théorie du genre mais des études de genre, qui se sont multipliées depuis les années 1970 dans les milieux universitaires. Ces chercheurs étudient les raisons et les origines des inégalités hommes-femmes dans différentes disciplines, de l'histoire aux sciences sociales.

Renvoyer ainsi dos à dos les pros et les antis est évidemment un peu rapide. Car s'il n'existe effectivement pas une seule théorie du genre et si des différences, voire des divergences entre

chercheurs existent, il n'en reste pas moins que certains travaux ressemblent farouchement à de la théorie et sont parfois utilisés par des milieux LGBT militant pour des objectifs politiques qui ne sont pas nécessairement partagés par la majorité des citoyens, comme la gestation pour autrui. Lors d'un récent colloque, le théologien Ignace Berten posait la question : « Aide-t-on à clarifier le débat en faisant comme si ces études se limitaient aux discriminations hommes-femmes ? Quelle que soit l'appréciation que l'on puisse faire du livre de la philosophe américaine Judith Butler Trouble dans le genre, qui est une référence, il s'agit là de tout autre chose que des discriminations dont sont victimes les femmes et tient davantage du pamphlet idéologique. »

Là réside bien toute la difficulté : le concept de genre est utilisé dans des sens parfois très éloignés. Fin février, le Centre d'Information et d'Éducation Populaire (lié au Mouvement Ouvrier Chrétien) proposait une journée d'études sur le thème « Tous et toutes concernés par les inégalités de genre ». Il n'y a pas été question de transsexualité ou de mariage homosexuel, mais de lutte contre les inégalités dont sont victimes les travailleurs. Parmi eux, les femmes subissent une double inégalité liée à leur statut de femme et de travailleuse. Pour lutter efficacement contre ces inégalités, il est indispensable de déconstruire les stéréotypes qui sont liés aux différences entre les sexes et qui continuent de pousser les filles vers des filières moins valorisées et des temps partiels qui les pénalisent.

PEURS ET MANIPULATION

Au-delà de la discussion sur les fondements et les objectifs de cette théorie ou de ces études, on peut s'interroger sur ce qui pousse des personnes dans la rue pour des motifs qui paraissent parfois un peu légers. Il y a sans doute une part de manipulation de l'opinion par des milieux très à droite, qui réveillent la peur du complot par des amalgames parfois irrationnels. Il y a aussi le désarroi de certains face aux changements rapides de ces dernières décennies en matière de sexualité et de représentations de ce que doivent être un homme et une femme. En ce domaine, l'Église catholique, qui surfe parfois sur la vague des antis, trouve peut-être intérêt à défendre une vision des choses où le rôle des hommes et des femmes n'est pas identique. Accepter le contraire l'obligerait à revoir son organisation toute entière, qui repose sur des ministres de sexe masculin, à l'image du Christ.

FEMMES ET HOMMES



JEAN-CLAUDE MARCOURT. Le ministre PS responsable de la réforme du paysage de l'enseignement supérieur en Belgique francophone a annoncé qu'il refuserait tout accord-cadre entre l'Université Libre de Bruxelles et plusieurs hautes écoles laïques de la capitale. Selon ses promoteurs, ce pôle devait consolider la laïcité face à l'enseignement libre.



FERDINAND LAMBERT. Décédé en février à 89 ans, ce jésuite a promu l'enseignement rénové dans le cadre de l'enseignement libre, notamment comme directeur des collèges de Saint-Paul à Godinne et Saint-Michel à Bruxelles. Il a conseillé de nombreux parents et enseignants sur ce qu'est l'art d'enseigner et ce que devrait être l'école chrétienne.



RECEP TAYYIP ERDOGAN. Le premier ministre turc a émis le vœu que la basilique Sainte-Sophie d'Istanbul soit rouverte au culte musulman fin mai. L'édifice était devenu un musée en 1934.



ANNE-MARIE MARIANNI. Dans un livre publié récemment, elle brise le tabou des enfants de prêtres. En effet, c'est à l'âge de 16 ans qu'elle apprend que son père est un prêtre. Des années après, elle décide de témoigner.



VIRGINIE LAROUSSE. Elle a été nommée récemment rédactrice en chef du *Monde des religions* suite au départ de Frédéric Lenoir. Cette publication fête cette année son dixième anniversaire et est diffusé à 40 000 exemplaires.

NOUVEL OPTIMISME ?

Mille raisons de croire...

Le salut viendrait-il désormais de la publicité ? C'est en tout cas les spots publicitaires diffusés à la télévision qui font pour l'instant souffler un vent d'optimisme peu commun.

Gros plan sur une mallette portée par une main gantée dans les couloirs d'un palais jusqu'à ce salon où siègent un homme qui ressemble fortement à un président de type iranien et des conseillers militaires. Au même moment, un char progresse dans une ville détruite, qui a tout des airs d'une localité syrienne. Du haut d'une tribune officielle, un dictateur asiatique assiste à un défilé de troupes. Et des hélicoptères armés survolent un paysage de rizières. Une fille, soudain, se poste devant le char au milieu d'une rue, tandis que le dictateur salue, que les hélicoptères atterrissent, qu'une jeune femme se lève face au GI qui sort de l'hélicoptère et que le président iranien ouvre la valise qui s'avère pleine de boutons de commandes. Un soldat sort du char. La fille le reconnaît et court se lover dans ses bras. Le GI se dirige vers la jeune asiatique, lui retire son chapeau et jette son arme dans la boue alors qu'elle lui enlève son casque pour l'étreindre. Sur un signe du dictateur coréen, la foule massée devant lui dessine un tableau... où le chef et son épouse apparaissent dans un cadre en forme de cœur. Le président iranien appuie sur le bouton fatidique... et déclenche un feu d'artifices.

L'écran se couvre d'un message : « *Make love, not war.* » Le film ne date pas de 1968. Au mois de février 2014, il a été diffusé sur toutes les chaînes de télévision. Ce message de paix et d'amour n'a pas été sponsorisé par l'ONU ou une association pacifiste internationale : ce clip est



POUR DE VRAI ?

La publicité, vecteur d'espoir...

signé Axe, marque mondiale de déodorant corporel...

VERSIONS ORIGINALES

Au même moment, un autre film, réalisé de manière différente sur chaque continent, montre des jeunes occupés à chanter entrecoupés d'images fortes accompagnées de messages tout aussi interpellants. La production française, un peu condensée, affirme ainsi, sur de nombreuses illustrations de *l'American Way of Life* que, « *pour chaque mauvaise nouvelle... il y a mille mamans qui préparent un gâteau* ». « *Pour chaque lundi matin... il y a un samedi soir.* » « *Pour chaque personne qui prend ce qui ne lui appartient pas... ils sont des centaines à donner leur sang.* » « *Pour chaque manifestation de colère... 5 000 personnes célèbrent leur amour.* » Et « *pour chaque moment embarrassant... il y en a 500 réjouissants.* » La version amé-

ricaine, qui a inspiré toutes les autres, se veut plus cash côté chiffres : « *Pour chaque tank qu'on construit... il y a 131 000 animaux en peluche fabriqués. Pour chaque crack boursier... il y a dix versions de « What a wonderful world ».* » « *Pour une personne corrompue... il y en a 8 000 qui donnent leur sang.* » Et la liste est longue.

RASSURANCE ?

Si l'on ajoute à ces messages d'espoir les images d'amour que ces films opposent à celles de haine, et si l'on se laisse bercer par la musique, le triste monde de ce début de millénaire prend

tout à coup des couleurs pastel, et l'on s'en vient à croire que tout peut être possible. Même si, en finale, on revient bien les pieds sur terre : un « *Pour deux amis qui se disputent... il y en a beaucoup plus qui partagent un Coca-Cola* » termine ainsi la déclinaison française. Impossible, bien sûr, d'échapper à la signature du message, et à la vilaine impression que ce coup d'amour et de cœurs qui saignent n'avait en fait qu'un but : amener le spectateur, au bord des larmes, à décapsuler sa bouteille de cola. Malgré tout, le message sera passé : avec ou sans boisson gazeuse, « *il y a mille façons de croire à un monde meilleur* ». Mais pourquoi faut-il donc désormais passer par la pub pour voir s'afficher de pareils slogans ? En tout cas, dans un univers où croire a d'ordinaire mauvaise presse, si les annonceurs s'en mêlent, c'est que le vent est peut-être en train de tourner...

L'APPÉTIT DE DIEU

Jeûner, mais pourquoi ?



La pratique volontaire du jeûne retrouve aujourd'hui un regain d'intérêt. Qu'il soit de courte ou de longue durée. Dans un cadre religieux ou non. Là pour retrouver la santé et un équilibre de vie. Là pour faire place à la dimension spirituelle. Là pour manifester sa solidarité ou pour revendiquer ses droits. Regards sur une pratique ancienne aux multiples facettes.

Fin janvier, l'archevêque de Malines-Bruxelles appelle les catholiques de son diocèse à une journée de jeûne et de prière. Objectif : « réveiller les consciences et provoquer un ultime débat public au moment où notre pays risque de se donner une législation étendant la possibilité de l'euthanasie à des personnes mineures ». Les veillées de prière sont l'occasion, pour ces catholiques rassemblés, d'exprimer leur opposition à la loi. Mais pourquoi appeler à la privation de nourriture ce jour-là, hors de la période habituelle du carême ?

SANTÉ ET SAINTETÉ

Certains font remonter la pratique du jeûne à l'origine de l'humanité elle-même. Le jeûne a quelque chose de naturel. En saison d'hiver, quand la nourriture n'est plus à portée de main, l'être humain, comme les animaux, doit puiser son énergie dans les réserves de graisse qu'il a accumulées au beau temps. Avec l'apparition de l'élevage, l'invention de techniques de conservation des aliments et le développement des échanges commer-

ciaux, ce jeûne forcé aurait pu disparaître. Ce n'est pas le cas : la sécurité alimentaire n'est pas assurée pour l'ensemble des populations de la planète. Loin de là. Par contre, dans les sociétés d'abondance où les comportements alimentaires posent de graves problèmes, de plus en plus de groupes et associations invitent à un jeûne volontaire et salutaire. Plus qu'une question de mode, c'est une question de santé du corps : il s'agit de retrouver une vie plus saine et plus équilibrée. C'est également une question de



santé de l'esprit et de l'âme. Les religions qui ont édicté des règles et des rituels en matière alimentaire ont en effet aussi donné une signification religieuse et spirituelle à la privation volontaire de nourriture. « *Ne pas manger oblige à prendre du recul. Le jeûne permet de se demander où l'on est, où l'on va et de se recentrer sur son corps. On ressent autrement l'environnement et les personnes. C'est le début de la spiritualité, religieuse ou pas* »

explique le philosophe et psychologue vaudois, Harri Wettstein, qui pratique et organise des sessions de jeûne depuis de nombreuses années.

POUR LE PARTAGE

Le temps du carême est propice à des actions de solidarité avec les plus pauvres. Des écoles, des paroisses et des associations organisent par exemple des opérations « bol de riz ». Certes, la privation d'un repas reste dérisoire face à l'ampleur des injustices et des problèmes d'alimentation dans le monde. Mais la démarche est communautaire et symbolique. Elle suscite des liens de solidarité entre communautés du Nord et du Sud. Chaque année, la Halle de Han et la paroisse de Tintigny, en collaboration avec l'ONG Entraide et Fraternité, mènent une opération de ce genre « *pour nous aider à prendre conscience que, pour de nombreuses personnes, ce bol de riz est trop souvent la seule nourriture quotidienne* ».

À la fin du livre d'Esaië, le prophète interpellait déjà les fidèles juifs qui s'accommodaient d'un jeûne rituel dont la pratique fermait les yeux sur les injustices et ne changeait rien dans la vie : « *Le jeûne*

que je préconise, dit le Seigneur, n'est-ce pas plutôt ceci : détacher les chaînes de la méchanceté, dénouer les liens du joug, renvoyer libres ceux qu'on écrase, et rompre

« Jeûner aide à prendre conscience que, pour de nombreuses personnes, ce bol de riz est trop souvent la seule nourriture quotidienne. »

tout joug ? Ne s'agit-il pas de partager ton pain avec celui qui a faim et de ramener à la maison les pauvres sans abri ? De couvrir celui que tu vois nu, et de ne pas t'esquiver devant celui qui est ta propre chair ? »

GRÈVE DE LA FAIM

Depuis le combat des « suffragettes », la pratique du jeûne, dit-on, a pris une dimension plus politique. Dans la société anglaise du début du XX^e siècle, les suffragettes revendiquaient le droit de vote pour les femmes. Emprisonnées, elles poursuivirent leur lutte par un jeûne protestataire, attirant ainsi une sympathie de plus en plus grande autour de la cause qu'elles défendaient. En 1918, le droit de vote a été accordé aux femmes sous certaines conditions. On se souvient aussi des grèves de la faim du Mahatma Gandhi au cœur de la lutte d'indépendance de l'Inde. Son but était de mettre fin à la violence entre Indiens et Anglais et d'éviter la rupture entre musulmans et hindous.

Depuis, cette arme non-violente de contestation et de pression politique s'est largement répandue. En 1981, des militants de l'IRA qui revendiquent l'indé-

pendance de l'Irlande du Nord entament une grève de la faim dans la prison où ils sont incarcérés. Ils protestent contre leurs conditions de détention. Margaret Thatcher ne plie pas. Après plus de deux mois, dix d'entre eux meurent. L'an dernier, deux jeunes font une grève de la faim en solidarité avec les demandeurs d'asile afghans qui occupent l'église du Béguinage à Bruxelles.

Relayées et amplifiées par la presse et les médias sociaux, sans lesquels une grève de la faim n'aurait que très peu de portée politique, les causes défendues sont diverses et parfois étonnantes. Tel ce jeûne de quarante jours d'un député des Pyrénées Atlantiques qui proteste contre la fermeture d'une usine japonaise installée dans sa région. Ou la grève de la faim d'un maire qui réclame des fonds pour sauver sa commune. Ou encore celle de Béatrice Bourges, devant l'Assemblée nationale française, qui exige non moins que la démission du président Hollande...

Dans la pratique même du jeûne, il s'agit aussi de chercher l'équilibre et la sagesse. Au XIII^e siècle, Claire d'Assise propose, dans la règle de la communauté, « *que les sœurs jeûnent en tout temps* », ce qui ne signifie pas tout le temps, et que les jeunes et les plus faibles puissent en être dispensées par l'abbesse. Et dans une correspondance, elle invite Agnès de Prague à « *se détourner avec sagesse et discernement d'une certaine austérité dans l'abstinence, indiscrète et impossible* » car « *notre chair n'est pas une chair de bronze et notre force n'est pas la force de la pierre* ».

Thierry TILQUIN

Arrêter le carrousel quotidien

Geste social par excellence, manger c'est plus que se nourrir, c'est prendre plaisir, rencontrer, savourer. Alors pourquoi jeûner ? Parce que vivre c'est aussi chercher du sens et sans doute faut-il parfois se dire « *halte-là, où suis-je ? Fais-je bien ?* »

De tout temps, les hommes ont jeûné pour se purifier, élever leurs désirs ou faire pénitence. Les différentes traditions en parlent presque toute. Dans le bouddhisme, le

jeûne vise à atteindre le parfait équilibre entre le corps et l'esprit afin de mieux entrer en méditation. Il professe le non-attachement à la nourriture au point que les moines doivent l'obtenir par la

mendicité pour la partager ensuite. Les ascètes hindous font de la frugalité un mode de vie quotidien. Mais à l'occasion des grandes fêtes religieuses ou lors des pèlerinages, beaucoup pratiquent



ENTRE SPIRITUALITÉ ET PSYCHOLOGIE

Aujourd'hui, le focus spirituel est davantage ciblé sur le mental et l'épanouissement personnel. Le jeûneur essaie de se débarrasser de ses pensées négatives, de ses émotions douloureuses et comportements superficiels. « Rien de plus révélateur en ce sens que l'acte de manger pour tester notre degré d'unité ou d'éparpillement intérieur » écrit Michel Maxime Egger dans son ouvrage *Manger, voie spirituelle*. Alors, à l'encontre de la surconsommation qui pompe de l'énergie, jeûner devient un entraînement à développer la maîtrise de soi, à mieux connaître ses forces et ses faiblesses, à se sentir davantage impliqué dans une humanité responsable. Le temps gaspillé à se distraire sans vrai plaisir est retrouvé au profit d'une sorte « d'examen de conscience » nouvelle mouture qui mène à s'interroger sur l'impact de ses actions, sur la fidélité à ses valeurs, sur la pertinence de ses choix. Tenu forcément à une certaine immobilité dans l'espace et le temps, le jeûneur peut se laisser affecter émotionnellement et intellectuellement par le beau et le vrai, par ce qui demeure essentiel pour le cœur et le corps.

Mais l'aventure n'est guère facile, avoir faim entraîne des peurs et des doutes. La volonté doit sans cesse être intimement stimulée pour arriver à se passer de ce qui n'est pas indispensable. Car unifier le physique et le mental c'est abandonner les comportements de remplissage que ce soit de nourriture, d'activité ou de « cogitations » diverses.

Jeûner permet de découvrir un espace où se retrouver seul, corps et âme, sans se laisser détourner de cette quête ardente d'une nourriture ultime, d'une énergie spirituelle sans laquelle on n'est jamais rassasié.

Godielieve UGEUX

Philippe BAUD (dirigé par), *Manger, voie spirituelle*, Genève, Les Éditions Labor et Fides, 2014. Prix : 15 € -10 % = 13,50 €.

JEÛNER.

C'est aussi se recentrer sur l'essentiel de la foi.

le jeûne pour se purifier et montrer leur dévotion à une divinité. En Chine, au milieu du premier siècle, il y a eu des assemblées de jeûne bouddhique auxquelles étaient tenus d'assister les laïcs. Il faisait partie d'un ensemble d'abstinences six jours par mois et à des dates particulières. Il se pratiquait comme une mise en condition physique destinée à alléger l'esprit et à améliorer la concentration. Aujourd'hui il semble ne perdurer que dans la médecine chinoise. Plus connus et proches de chez nous, les trois grands cultes monothéistes adoptent le jeûne à l'occasion du Carême pour les chrétiens, du Yom Kippour pour les juifs et lors du mois du ramadan pour les musulmans. Associé à la prière et au partage, il est pour les religions un temps d'intériorité nouvelle pour se recentrer sur l'essentiel de la foi.

DEPUIS TOUJOURS

Moïse et Jésus ont vécu quarante jours de jeûne et, dans le Nouveau testament, la pratique est plusieurs fois conseillée, notamment dans le Sermon sur la Montagne. Les premiers chrétiens jeûnaient le mercredi et le vendredi. Et il y a encore une cinquantaine d'années, dans les familles croyantes, on

se privait de viande le vendredi et on faisait carême pour préparer Pâques. Ces habitudes se sont petit à petit effilochées, tout comme la pénitence, l'examen de conscience, les sacrifices, du moins pour la majorité. En 1966, Paul VI a néanmoins réorganisé la discipline catholique en matière de jeûne et d'abstinence et demandé aux fidèles de « faire pénitence » chaque vendredi, de s'abstenir de viande les vendredis de Carême, ainsi que jeûner le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Ceci pour apprendre le renoncement au profit du partage, et davantage s'ouvrir au message de l'Évangile. Dans la spiritualité chrétienne orientale, le jeûne reste une composante essentielle et chez les protestants les tendances diffèrent. Les luthériens ont pour objectif la maîtrise des passions, tandis que les calvinistes insistent sur sa fonction comme auxiliaire de la prière.

PAROLES DES PÈRES DU DÉSERT SUR LE JEÛNE

« Un samedi de fête, il arriva que les frères mangent à l'église des Kellia. Et comme on présentait le plat de bouillie, abba Helladios l'Alexandrin se mit à pleurer. Abba Jacques lui dit : "Pourquoi pleures-tu, abba ?". Il répondit : "Parce que c'en est fini de la joie de l'âme, c'est-à-dire le jeûne, et que voilà maintenant le contentement du corps." » (Paroles 127, 27)

Le jeûne, une pratique thérapeutique

Jeûner pourrait-il être bon pour la santé ? Ces dernières années, études scientifiques et reportages grand public ont ouvert un vrai débat de fond. Le monde médical se montre curieux mais prudent. Parmi la population, les pratiques se multiplient.

Le jeudi 29 mars 2012, la chaîne franco-allemande Arte diffuse un reportage intitulé « *Le jeûne, une nouvelle thérapie ?* ». Une simple requête sur Google permet de se rendre compte de l'impact de ce documentaire sur la perception du jeûne dans la population francophone. Il y a eu un avant et un après. Avant : hormis quelques initiés, personne n'aurait eu l'idée de considérer le jeûne comme une possible pratique thérapeutique. Après : le débat est vif, mais l'unanimité a été brisée. Le monde médical tourne le regard vers d'autres cultures où le jeûne a déjà été l'objet d'études scientifiques interpellantes.

POINT D'INTERROGATION

Pour Sylvie Gilman, co-réalisatrice de ce documentaire, « *le jeûne est avant tout une question culturelle* ». Elle s'en est expliquée en conférence de presse : « *C'est sans doute précisément parce qu'Arte est une chaîne à moitié allemande que la diffusion a été possible. Un média franco-français aurait probablement refusé un tel sujet. En Allemagne, d'ailleurs, le titre du reportage est Le jeûne, pratique ancestrale, nouvelles avancées scientifiques. Présenter le jeûne comme une nouvelle thérapie aurait semblé ridicule dans un pays où 10 à 15% de la population affirme avoir déjà jeûné.* » La France, comme la Belgique, se montre particulièrement méfiante en matière de recherches alternatives dans le domaine de la santé. Le public a pourtant répondu présent : ce reportage a été l'un des programmes les plus vus sur le site Internet d'Arte en 2012. Cet engouement doit-il faire peur ? « *Il y a un point d'interrogation à la fin du titre de notre film, rappelle Sylvie Gilman, nous avons voulu ouvrir le débat en donnant la parole à des scientifiques.* » C'est chose faite. Les médecins réticents, les sceptiques, les enthousiastes, tous ont pu entendre les arguments et les témoignages de médecins et de patients russes, allemands ou américains. Dans ces pays, le jeûne a fait l'objet d'expérimentations plus avancées.



NE PLUS RIEN AVALER.
Pour une meilleure hygiène de vie.

LA CHIMIO DES SOURIS

Les travaux du gérontologue Valter Longo, professeur à l'université de Californie du Sud, ont attiré les feux des projecteurs. L'étude la plus souvent citée concerne deux populations de souris soumises à des doses élevées de doxorubicine, un principe actif utilisé en chimiothérapie. Un premier groupe de souris est mis à jeun 48h avant l'injection du médicament, tandis que l'autre s'alimente normalement. Or, les souris ayant jeûné supportent beaucoup mieux le traitement. Les médias ont fait grand bruit de cette étude prometteuse, mais la communauté scientifique demeure très prudente. Voire carrément sceptique, comme Jean-Claude Melchior, un médecin nutritionniste français : « *J'attends qu'on me démontre les bienfaits du jeûne thérapeutique sur la santé. Les travaux de Valter Longo sont une voie de recherche intelligente mais qui n'est pas encore mûre. On ne sait pas vraiment à quel type de cancer cela peut s'appliquer. Il n'y a rien de publié concernant l'homme et ce serait une erreur conceptuelle et scientifique de dire aux malades de jeûner.* » Les médecins convaincus des bienfaits du jeûne déplorent, quant à eux, le manque de financement d'études scientifiques en la matière, qu'il s'agisse du cancer ou d'autres pathologies. Le jeûne,

constatent-ils avec dépit, ne permet pas aux investisseurs privés, les laboratoires pharmaceutiques, d'envisager des débouchés économiques.

PETITS JEÛNES EN PLEIN BOOM

De plus en plus de gens, souffrant de moindres maux, pratiquent le jeûne dans le but de retrouver une meilleure hygiène de vie. Ou pour essayer, tout simplement. Les stages « jeûne et randonnée » se multiplient depuis quelques années. Patricia Kersulec a été l'une des premières à en organiser en Belgique, à Saint-Léger près de Tournai ou à la côte belge. Elle insiste sur une distinction importante : « *Je ne parle pas de jeûne thérapeutique, mais de jeûne tout court, dans le cadre d'un meilleur équilibre alimentaire. On ne se rend pas compte que notre corps passe énormément de temps à digérer. Quand on s'arrête de manger, il a enfin le temps de s'occuper de petites choses qui ne vont pas, de se régénérer en quelque sorte. Mais il n'est pas indispensable de ne rien manger ! Jeûner un jour par semaine, avec des soupes ou des jus, peut déjà faire énormément de bien à l'organisme.* » Elle est consciente du terrain miné dans lequel elle se trouve : « *Quand on recommande le jeûne, on en voit des vertes et des pas mûres. On s'expose à être très vite catégorisée comme sectaire ou extrémiste... Mais les choses changent, certaines personnes dans le monde médical sont en train de s'ouvrir, des expérimentations sont réalisées sur les apports bénéfiques du jeûne dans certains traitements. Bien sûr, il y a les anti qui ne changeront jamais. Dans d'autres pays, des structures médicales sont institutionnalisées. C'est devenu une véritable mode depuis une dizaine d'années. Le reportage qui a été diffusé sur Arte fait figure de référence. Il a changé les représentations autour du jeûne.* »

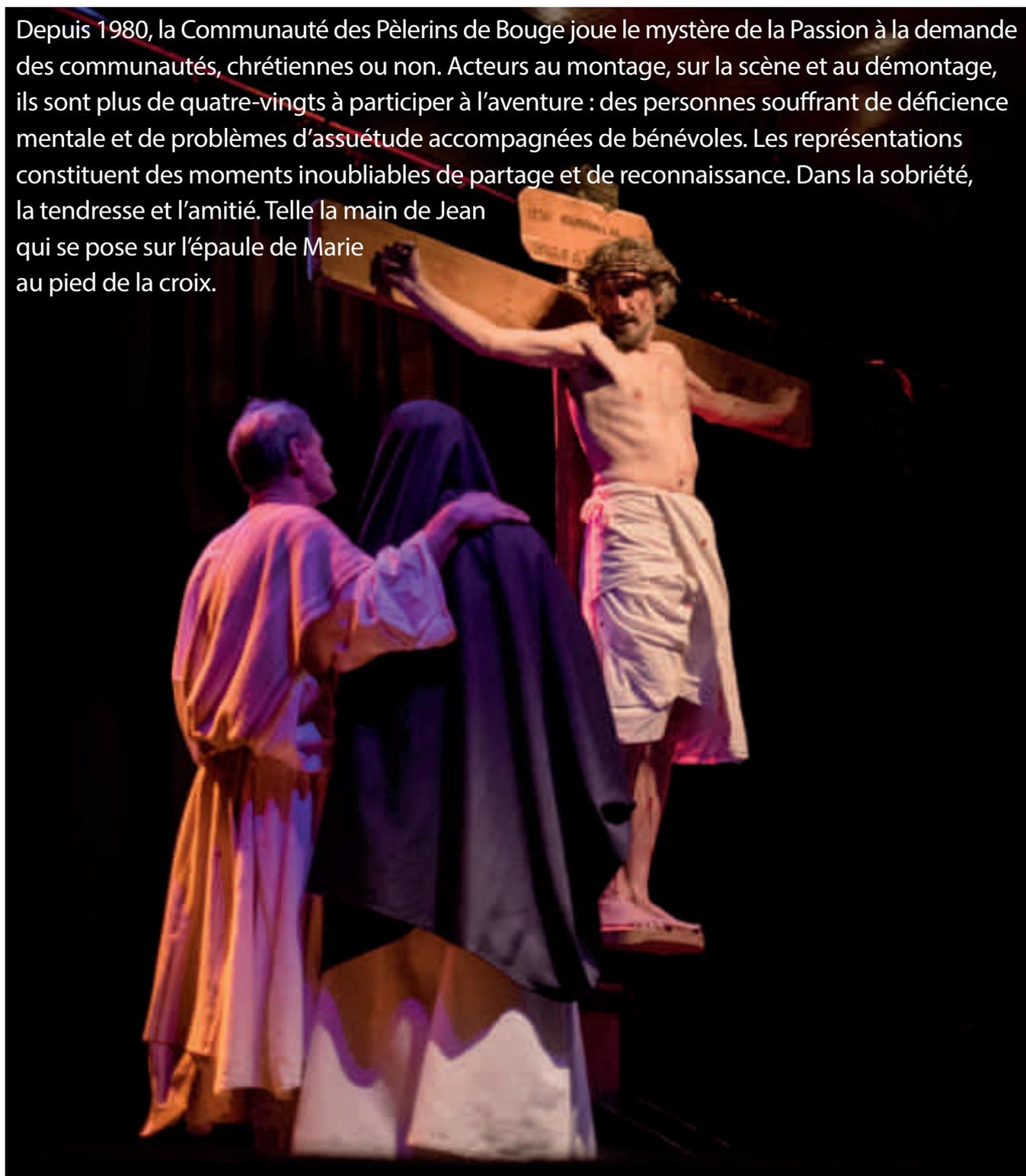
Guillaume LOHEST

Le jeûne, une nouvelle thérapie ?, documentaire de Thierry DE LESTRADE et Sylvie GILMAN, Arte, 2012.

DE LA SCÈNE À LA RÉSURRECTION

La Passion selon les Pèlerins de Bouge

Depuis 1980, la Communauté des Pèlerins de Bouge joue le mystère de la Passion à la demande des communautés, chrétiennes ou non. Acteurs au montage, sur la scène et au démontage, ils sont plus de quatre-vingts à participer à l'aventure : des personnes souffrant de déficience mentale et de problèmes d'assuétude accompagnées de bénévoles. Les représentations constituent des moments inoubliables de partage et de reconnaissance. Dans la sobriété, la tendresse et l'amitié. Telle la main de Jean qui se pose sur l'épaule de Marie au pied de la croix.





MONTER LA SCÈNE

Le travail commence avant la représentation. Généralement la veille. Cette année, la première a lieu dans la salle de l'Institut Saint-François de Bouge, juste en face de la Communauté. Jean-Pierre, Gaëtan, Alain, Marc et Luc assemblent et ajustent au millimètre les pièces numérotées du podium. Tandis que Dolovan et Yves, le responsable du groupe, s'affairent autour de la table de mixage du son et des éclairages.



RÉPÉTITION

Tout est fin prêt. Les soixante acteurs et figurants sont venus un peu plus tôt pour régler les derniers détails. Sur la rampe, Benoît (Jésus) trébuche sous le poids de la croix. Pierre (Simon de Cyrène) l'aide à se relever sur le plan incliné qui traverse le public jusqu'à la scène. Spectateurs et acteurs sont proches. Si proches qu'ils pénètrent ensemble dans le mystère de la Passion.



L'HEURE EST VENUE

Didier, aveugle de naissance, vient se montrer au prêtre. Jésus lui a rendu la vue. Dans les coulisses, les femmes de Jérusalem et quelques pharisiens se préparent pour monter au Golgotha. « Passer la journée à construire, à préparer et à jouer le spectacle, c'est motivant, explique Yves. C'est se rendre utile et être reconnu, patients et bénévoles, aux yeux du public. »



VERS LA RÉSURRECTION

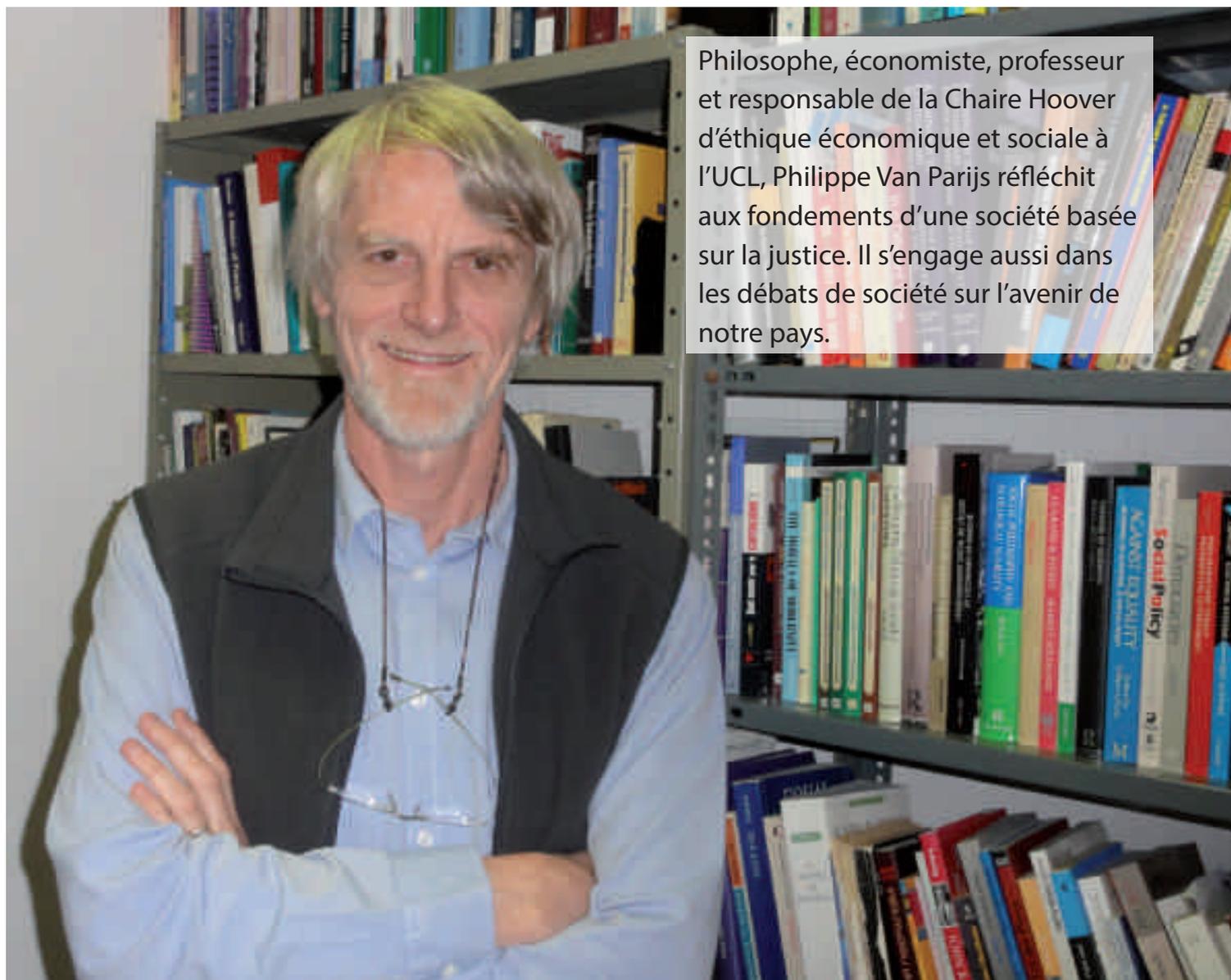
Le corps de Jésus est transporté au tombeau. Sur la scène comme dans la salle, l'émotion est palpable. Nue. À fleur de peau. Mais le rideau va tomber, la vie et la tendresse ressusciter. Sur des chemins nouveaux. Dans quelques jours, la Communauté des Pèlerins joue dans le quartier des Batignolles à Paris. Puis à Soignies et enfin le 12 avril à 19h30 dans l'église de Marloie. En octobre, elle présente aussi le spectacle *François ou la richesse d'un pauvre*. Leur rêve ? Jouer devant le pape François dans les jardins du Vatican !

Un reportage photographique plus complet est accessible sur le site internet www.magazine-appel.be (dans les « plus » de *L'appel*).

Textes : Thierry TILQUIN - Photos : Olivier CALICIS

PHILIPPE VAN PARIJS

« *Je ne veux pas travailler dans une tour d'ivoire* »



Philosophe, économiste, professeur et responsable de la Chaire Hoover d'éthique économique et sociale à l'UCL, Philippe Van Parijs réfléchit aux fondements d'une société basée sur la justice. Il s'engage aussi dans les débats de société sur l'avenir de notre pays.

Vous avez étudié plusieurs disciplines et multiplié vos centres d'intérêt. Ça n'a pas dû être facile, étudiant, de choisir parmi les différentes voies possibles...

– C'est vrai que j'ai des centres d'intérêt différents. Aux Facultés Saint-Louis, j'ai étudié simultanément l'économie, la philosophie et le droit. En arrivant à Louvain, il a fallu choisir. J'ai eu des insomnies en écoutant le carillon de Louvain parce que j'hésitais entre l'économie et la philosophie. Et puis j'ai tranché pour la philosophie mais en me disant que je chercherai aussi une solide formation en philosophie des sciences et dans le domaine de l'économie politique. C'est ce que j'ai pu faire en étudiant ensuite aux États-Unis et à Oxford, en Grande Bretagne. Mais ce qui m'intéresse fondamentalement, c'est la philosophie politique.

– Aujourd'hui, qu'est-ce qui vous mobilise le plus : l'enseignement, la recherche, le débat de société ?

– Depuis que je suis devenu professeur, je m'attelle aux trois missions de l'universitaire. J'enseigne les matières d'éthique. Je fais de la recherche et je publie des livres et des articles. Mais ce qui est devenu prioritaire pour moi, c'est le service à la communauté et la participation aux débats publics sur notre avenir, nourrie par mes activités de recherche. C'est pour cela que j'ai accepté, il y a 25 ans, de créer et d'animer la « Chaire Hoover » au sein de la faculté de sciences économiques, politiques, sociales et de communication de l'UCL. Cette chaire vise précisément à assurer une réflexion, enseigner et participer aux débats publics sur les questions d'éthique économique et sociale, ce qui correspond à mes aspirations. À la Chaire Hoover, nous ne voulons travailler ni en ghetto, ni dans une tour d'ivoire.

– Vous avez vécu longtemps à l'étranger, beaucoup voyagé. Vous parlez plusieurs langues, avez côtoyé des gens de milieux intellectuels très différents. C'est une constante chez vous : Ne pas vivre dans un seul milieu...

– J'ai toujours eu un tempérament de « go between », ce qui explique la nature de certains de mes engagements dans la société. Ainsi, par exemple, je suis Bruxellois d'origine, avec un parcours scolaire en français. Certains de mes grands-parents parlaient flamand et dans mon

enfance, mes parents nous ont parlé en partie en néerlandais. Et j'assume aussi cette origine flamande. Je me suis toujours senti comme traversé par une frontière linguistique. C'est aussi vrai par la suite. Je suis devenu philosophe dans une université francophone mais d'orientation anglo-saxonne suite à mes études à Oxford. J'ai pu ainsi contribuer à faire mieux connaître ici la pensée de certains intellectuels anglo-saxons.

– Lorsqu'on pense à une société idéale d'un point de vue éthique, on met souvent en exergue les notions de liberté, d'égalité et de fraternité. Vous préférez mettre en avant la notion de justice...

« Pour moi, la justice n'est pas une question de revenus, de niveau de bien-être mais de distribution équitable de ce que j'appelle la liberté réelle. »

– Lorsque je parle d'une société juste, les notions de liberté, d'égalité et de fraternité sont présentes. J'y ajouterai la notion d'efficacité. Dans cette réflexion, nous devons beaucoup à l'apport de John Rawls qui a publié en 1971 *The Theorie of Justice*. Il est le premier à avoir formulé de manière élaborée une conception « libérale-égalitaire » de la justice. Il essaye de concilier de manière rigoureuse l'importance que nous accordons à la fois à la liberté et à l'égalité. La liberté individuelle, c'est important mais pour autant qu'elle soit compatible avec un souci égal des intérêts des autres. Tout le défi est d'articuler ces deux intuitions fondamentales. Une tradition met en avant la liberté ou la « tolérance », une autre met en avant la « solidarité ». Il s'agit d'essayer de faire place à la tolérance sans que cela tourne à l'indifférence et de faire place à la solidarité sans que cela tourne à une forme de paternalisme autoritaire. C'est ce qu'essaye de proposer Rawls.

– Vous vous inscrivez dans cette tradition...

– Oui, même si j'ai quelques divergences en ce qui concerne le thème de la justice globale. J'ai finalement exprimé ma propre vision de cette approche libérale-égalitaire en publiant en 1996 *La liberté réelle pour tous*. À la question « Qu'est-ce qu'une société juste ? », on peut répondre, en simplifiant par le slogan : « La liberté réelle pour tous. » Pour moi, la justice

n'est pas une question de revenus, de niveau de bien-être mais de distribution équitable de ce que j'appelle la liberté réelle. Il ne s'agit pas seulement d'avoir le « droit » de faire des choses mais d'avoir les « capacités » de faire des choses en raison de nos ressources internes ou de l'accès à des ressources externes.

– Par certains côtés, on pourrait vous classer comme libéral, socialiste par d'autres, soucieux du bien commun et sensible à l'écologie... De nouveau « un go between » ?

– Aujourd'hui, la plupart des formations politiques belges, sont « libérales-égalitaires ». Il y a dans la tradition chrétienne une dimension de solidarité et de liberté.

Les libéraux veulent la liberté mais maintenir aussi la solidarité. Les socialistes parlent d'abord de solidarité mais avec la liberté. Idem chez les écologistes en insistant sur une liberté et une solidarité mais qui soient soutenables à terme. Il y a des accents

différents seulement. On pourrait dire que je suis fondamentalement un libéral égalitaire, qui souhaite que la liberté ne profite pas qu'aux riches. Je me sens proche de certains socialistes utopiques que Marx critiquait, tout en pensant que certaines analyses du XIX^e siècle ne sont plus adaptées à notre époque. Je suis aussi sensible à la réflexion écologique et j'ai été éduqué dans le milieu chrétien.

– Vous assumez un certain héritage chrétien ?

– D'une certaine manière, je me conçois un peu comme un chrétien incroyant. Je viens d'une famille catholique, comme beaucoup de mes collègues. À mon adolescence, vers seize ans, j'ai dit à mon grand-père paternel qui était mon interlocuteur privilégié sur ces questions que je ne croyais plus. Il m'a conseillé de prier jusqu'à l'âge de dix-sept ans en demandant à Dieu de me rendre la foi. J'ai fait cela et continué à aller à la messe jusqu'à mon dix-septième anniversaire, date à laquelle la foi n'était pas revenue. Mes parents, avertis, ont été tristes. J'ai dédié mon livre *Qu'est-ce qu'une société juste* à ce grand-père et à ma mère, en écrivant que mon souci de la justice, je le devais à leur engagement chrétien. Mon grand-père était non seulement un catholique convaincu mais aussi échevin appartenant à l'aile gauche du parti catholique à Molenbeek, défendant les paysans flamands méprisés par la bour-

geoisie francophone de Bruxelles. Cela m'a donné une sorte d'empathie pour la cause flamande, du moins dans le souci et le respect de la diversité linguistique face à l'arrogance jadis de certains francophones. L'engagement chrétien de mon grand-père, je le revendique volontiers, tout comme cette tradition-là de mon université, mais sans adhérer à une métaphysique chrétienne.

– Outre des croyances métaphysiques, vos parents, vos éducateurs, vous ont transmis aussi une image, une figure de l'homme Jésus à laquelle vous pouvez encore aujourd'hui adhérer ?

– Il y a deux choses centrales dans le message chrétien que je prends volontiers à mon compte : la pauvreté comme cible et une certaine pauvreté comme idéal. La pauvreté comme cible, c'est dire que la misère est inacceptable dans le monde. Cela se greffe facilement sur la conception que j'ai de la justice où il y a une priorité qui est accordée au

sort des défavorisés, ceux qui n'ont pas de libertés réelles. Il y a donc une attention privilégiée pour eux, présente dans la tradition chrétienne. D'autre part, le message du Christ nous dit aussi de ne pas faire du succès matériel, social, économique le but de l'existence. Dans l'Évangile, le passage « Regardez les oiseaux des champs. Ils ne sèment ni ne moissonnent... » attire l'attention sur la valeur relative des choses matérielles. Lors du lavement des pieds des disciples par Jésus, il le rappelle : il n'est pas là pour être servi mais pour servir. Belle leçon d'humilité. Concrètement, ce n'est pas nécessairement à la secrétaire de ramasser les tasses sales après la réunion. Certaines valeurs sont magnifiquement exprimées dans ces textes par des symboles, des paraboles. Mais à d'autres figures de Jésus élaborées plus tard dans l'histoire, je n'adhère pas.

– En 1985, vous avez défendu avec d'autres la proposition d'une allocation universelle pour tous. Aujourd'hui, près de trente ans plus tard, cette idée fait son chemin, même si elle n'a pas été adoptée en Belgique. De quoi s'agit-il ?

– L'idée est simple. Il s'agit de donner par l'entité politique à chacun de ses membres une sorte de minimex ou revenu d'intégration mais ce revenu se distingue par trois caractéristiques : le revenu est individuel, pour tous, riches et pauvres, et disponible qu'on ait ou non du

travail. Cette allocation serait intégrable avec d'autres comme les allocations familiales, une pension de base mais ne serait pas un substitut à l'ensemble du système de sécurité sociale. Ce n'est donc pas une allocation unique mais un socle en-dessous de l'ensemble des revenus redistribués.

– Cette idée suscite des réticences à gauche et à droite mais continue à être largement discutée...

– Nous avons créé un réseau pour promouvoir cette idée, le « Basic Income Earth Network ». Le prochain congrès aura lieu au Canada cet été. Des discussions sont lancées au niveau européen. Une initiative populaire en Suisse va contraindre le gouvernement à organiser

« Mon but n'est pas d'être heureux mais de faire quelque chose que j'estime "bien" et devoir être fait. »

un référendum d'ici la fin 2015 sur l'introduction d'une allocation universelle. En Slovaquie, un parti se présente avec cette proposition comme idée centrale. Le débat à ce sujet s'est développé en Allemagne de façon spectaculaire. Oui, l'idée fait son chemin.

– Vous êtes aussi très présent dans le débat d'idées sur l'avenir du pays et de Bruxelles...

– Pour moi, notre identité politique doit être d'abord territoriale au départ des trois régions du pays, Wallonie, Bruxelles, Flandre, ce qui n'empêche pas de se sentir aussi Belge ou Européen. Je me revendique personnellement d'une identité bruxelloise, belge et européenne qui sont complémentaires. Il ne faut cependant pas que ces identités soient ethniques. Je suis donc contre la co-gestion de Bruxelles avec des sous-nationalités francophone ou flamande, proposée par la N-VA. Étudiant, j'ai vécu à Louvain puis dix-sept ans à Louvain-la-Neuve, à l'étranger aussi. Mais mon ancrage, c'est Bruxelles. C'est là où je me sens bien, où je pense pouvoir être utile, toujours en fonction de cette mentalité de « go between ». Je me rends compte du gâchis suite au peu de communication entre les deux communautés belges et à la méfiance que cela induit.

– Vous êtes favorable aussi à utiliser davantage l'anglais à Bruxelles...

– Je ne prône pas le remplacement du

français et du néerlandais à Bruxelles. Il ne s'agit pas de mettre les noms des rues dans les trois langues. Mais plutôt de dire oui à l'anglais comme langue de communication au public dans certaines circonstances, comme cela se fait à la STIB. Oui aussi à un apprentissage plus poussé de cette langue à l'école.

– Certains francophones ont fort peur du séparatisme. Vous n'y croyez pas...

– Non, dans la mesure où ni la Flandre, ni la Wallonie ne veulent abandonner la Belgique sans amener Bruxelles avec elle. Mais ni la Flandre, ni la Wallonie ne peuvent quitter la Belgique avec Bruxelles pour elles seules.

– Comment vous ressentez-vous ?

– Mes trois activités (enseignement, recherche, débat public) se complètent bien et en passant de l'une à l'autre, ce sont des manières de voir le monde autrement. Je circule à vélo à Bruxelles, ce qui me détend aussi et en dehors des activités académiques, j'aime rencontrer les gens et la culture des pays où je me rends, ce qui m'aide à mieux appréhender les problèmes de notre monde.

– Tout ce travail effectué, finalement, quel sens cela a-t-il pour vous ?

– Je ne crois pas que je vais renaître ni revivre après ma mort mais il y a des choses auxquelles j'ai contribué qui continueront après moi, à commencer par ma famille, mon université, ma ville. La vie est passionnante parce qu'il y a une espérance et une forme d'identification avec quelque chose qui est plus grand que nous, une cause à laquelle on croit, une communauté dont on fait partie dans toute sa diversité.

– Cela vous rend-il heureux ?

– On doit présupposer qu'on est libre et qu'il y a quelque chose de plus grand que nous qui nous survivra. Cela a du sens d'y participer. Mon but n'est pas d'être heureux mais de faire quelque chose que j'estime « bien » et devoir être fait. Cela peut conduire à du bonheur mais aussi à des frustrations. C'est une forme de sécularisation de ce qui est présent dans la tradition chrétienne de l'espérance.

DIALOGUES

Lettre à l'évêque

Une célébration paroissiale présidée par l'évêque qui ne répond pas vraiment aux espérances de la communauté locale. Une équipe liturgique qui décide d'exprimer sa déception dans une lettre à l'évêque. Et celui-ci qui y répond... Ce dialogue s'est déroulé il y a peu dans le Nord de Bruxelles...

Avoir cinquante ans : pour une paroisse de quartier périphérique d'une grande ville, cela compte. À Ganshoren, au Nord de Bruxelles, l'an dernier, on a donc mis les petits plats dans les grands pour marquer l'événement. Avec, en clôture des festivités, le jour de la sainte Cécile, une messe célébrée par l'évêque auxiliaire de Bruxelles, Mgr Kockerols. Jeune et dynamique, cette communauté locale est animée par des équipes de laïcs entraînés à la coresponsabilité.

La célébration se prépare donc avec enthousiasme. Mais, à la grande surprise de l'équipe liturgique, il n'est pas question de composer une Prière Eucharistique adaptée, telle qu'on en prévoit habituellement dans la paroisse. Renseignements pris, l'équipe tombe de sa chaise : il semblerait que certaines personnes guettent le moindre faux pas de l'évêque en la matière, allant parfois jusqu'à filmer ses célébrations afin de le dénoncer en haut lieu...

À Ganshoren, on a le sens de l'hospitalité. On finit donc par s'incliner : tant pis, la célébration sera plus classique que d'habitude...

REGRET

Le jour de l'anniversaire, l'évêque se montre souriant, chaleureux et se fait proche. La célébration se déroule sur un ton joyeux et bon enfant, au diapason de l'esprit de la communauté. Mais les paroissiens gardent un petit regret : pourquoi avoir dû s'autocensurer, justement en ce jour de fête ? S'il y avait bien



PRIÈRE EUCHARISTIQUE.

Pour ses cinquante ans, la paroisse rêvait de dire l'Évangile aujourd'hui.

un moment où la paroisse méritait d'être mise en valeur à travers sa recherche constante pour dire l'aujourd'hui de l'Évangile avec des mots contemporains, c'était bien celui son anniversaire.

À la demande de plusieurs paroissiens engagés, l'animatrice de l'équipe liturgique décide donc d'écrire à l'évêque, « d'homme à homme », avec une réelle confiance en son ouverture d'esprit, afin qu'il entende ces questions et cette déception. Ainsi est fait. La lettre part, sans trop d'espoir. Mais il ne faut pas longtemps pour que l'évêque y réponde, sur un ton amical. Dans sa lettre, il reconnaît que les débats sont parfois houleux en ce qui concerne la liturgie. Il recommande une « lecture éclairante » mais rappelle aussi que l'évêque a pour mission de « garder l'Église au milieu du village » ...

DÉNONCER ?

Pour les paroissiens de Ganshoren, il est dommage que quelques personnes

« bien intentionnées » s'auto-risent à dénoncer la moindre liberté prise par leur évêque par rapport à la liturgie... Ils sont d'accord sur le fait que celle-ci est un « trésor reçu ». Mais ils regrettent que cela amène parfois les participants à l'eucharistie à se mettre en pilotage automatique quand la liturgie est trop figée. Alors que cette Parole devrait rester toujours brûlante et secouante pour qui la reçoit.

Selon les échos parus dans la presse, le pape François aurait, lui aussi, été surpris par la quantité de dénonciations pour manque d'orthodoxie qui arrivent à Rome. À Ganshoren, on se réjouit que le pape ait dit souhaiter que cette institution multiséculaire ne soit pas obsédée par la transmission désarticulée d'une multitude de doctrines, mais trouve de nouvelles routes.

« Nous espérons de tout cœur que, parfois, un évêque se rende à l'improviste dans les communautés paroissiales, et qu'il y découvre les trésors d'inventivité qui s'y partagent, mais aussi, en certains lieux, la pauvreté des célébrations, disent les laïcs de Ganshoren. C'est cela la réalité du village, le quotidien des femmes et des hommes qui le composent et c'est comme cela que vit l'Église d'aujourd'hui. Il est indispensable que ses responsables le sachent et s'en inspirent pour la mener plus loin, sur les traces du jeune prophète de Nazareth. »

INÉGALITÉS

Quelle globalisation ?

La mise en garde du pape François contre un type d'économie qui engendre les inégalités et crée la pauvreté rejoint les analyses historiques sérieuses et est confirmée par les faits. La poursuite actuelle d'une globalisation des inégalités met l'humanité en danger.

Les Béatitudes ont souvent été interprétées comme une sorte d'analogue permettant d'endurer les maux d'ici-bas en attendant le bonheur futur. Ce n'est pas là le message de Jésus. S'il déclarait les pauvres bienheureux, c'est qu'il était venu pour les libérer de leur pauvreté et qu'il donnait à ses disciples la mission de faire de même. En conséquence, lorsque le pape François dit qu'il veut une Église pauvre pour les pauvres, il appelle l'Église à se faire pauvre avec les pauvres afin de les libérer de leur pauvreté. Il n'est donc pas surprenant que dans son *Exhortation apostolique* sur l'Évangélisation, il ait consacré un chapitre entier sur la dimension sociale de l'évangélisation. On y trouve une section courageuse (n. 202-208) sur l'économie et la distribution des revenus.

LE PAPE FRANÇOIS ET LES THÈSES DE KARL POLANYI

Plus d'un auteur, à commencer par Leonardo Boff et le journaliste argentin Alberto Rabilotta, ont perçu des points de contact entre la pensée de François sur cette question et les thèses de l'économiste hongrois Karl Polanyi dans son ouvrage *La grande transformation* publié en 1944 et traduit en français en 1983. Polanyi voyait le péché capital de la « société de marché » non pas dans le fait qu'elle était fondée sur l'économie – en un certain sens toute société doit l'être – mais dans le fait que son économie était basée sur l'intérêt privé, détruisant ainsi la fabrique de la société. L'analyse de Polanyi démontre comment la première grande phase de globalisation qu'a connue la société de 1870 à

1914, fut une phase d'accumulation de la richesse qui a conduit à une première grande dépression entre 1873 et 1896. Une deuxième phase de globalisation, durant laquelle les pouvoirs européens et japonais ont doublé l'étendue de leurs territoires et de leurs populations par la colonisation a conduit à la dislocation sociale, à des poussées fascistes, et à la Première Guerre mondiale. Les nouveaux essais de libéralisation de l'économie après cette guerre ont mené à des crises économiques et financières destructives engendrant la Grande Dépression de 1930, et créant les conditions pour l'expansion du nazisme et la Deuxième Guerre mondiale. Et la globalisation actuelle ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore appris ?

L'Exhortation apostolique de François, tout comme sa lettre au président Poutine lors de la réunion du G20 et son allocution à l'Académie Pontificale des Sciences, le 13 janvier dernier, montrent qu'il voit l'avenir de l'humanité dans autre chose que la globalisation des égoïsmes individuels et nationaux.

LE MESSAGE D'OXFAM SUR LES INÉGALITÉS

Le document d'information d'OXFAM du 20 janvier 2014 confirme jusqu'à quels extrêmes peut mener une organisation de la société où la seule valeur est l'économie et la seule loi celle de la totale autonomie du marché. Parmi ces quelque quarante pages de statistiques rigoureuses, on retiendra que 1% de la population mondiale possède la moitié des richesses mondiales et que la récente crise financière a créé 210 nou-

veaux heureux milliardaires (s'ajoutant aux 1 426 autres) et quelques milliards de plus pauvres.

LES ÉTATS SOUMIS AUX ENTREPRISES

Plus inquiétante encore est l'orientation qu'ont prise les négociations sur l'accord de partenariat transatlantique (APT) négocié depuis juillet 2013. Le contenu de ces négociations, révélé par l'avocate américaine Lori M. Wallach dans *Le Monde diplomatique* de novembre dernier, prévoit que les législations en vigueur des deux côtés de l'Atlantique devront se plier aux normes de libre-échange établies par et pour les grandes entreprises européennes et américaines, sous peine de sanctions commerciales pour le pays contrevenant. Les États désormais soumis aux entreprises commerciales : c'est l'aboutissement logique du système ! Le temps ne serait-il pas venu d'écouter la voix du bon sens, qui est celle des Béatitudes ?



Armand VEILLEUX,
père abbé de l'abbaye de Scourmont
(Chimay)

PARTITION THÉOLOGIQUE

La musique pour célébrer ensemble

Pour Martin Luther comme pour Jean Calvin, la musique est un élément essentiel de la participation des fidèles au culte. Ils ont tout deux contribué, de manière différente, à son rôle déterminant lors des célébrations protestantes.

Pour Jean Calvin, le chant des psaumes permet à la communauté chrétienne d'être sujet actif du culte. Il fut l'initiateur du psautilier huguenot, c'est-à-dire la versification française des 150 psaumes qui occupa de nombreux artistes et musiciens aux XVI^e et XVII^e siècles. Cependant, Calvin avait un rapport ambigu à la musique. À l'instar de Luther, il la considérait comme un don de Dieu mais, contrairement au réformateur allemand, il se méfiait de l'usage que l'être humain pouvait en faire. La puissance de l'émotion ainsi libérée n'allait-elle pas conduire à certains débordements ?

AU DON DE DIEU

Nulle réserve de ce type chez Luther quand il écrit dans ses « propos de table » : « *La musique est un splendide don de Dieu, tout proche de la théologie. Satan la déteste fort, car elle nous aide à chasser bien des tentations et des mauvaises pensées. La musique rend le texte vivant. (...) Pour un homme attristé, la musique est le meilleur remède. Elle vous remet la joie au cœur, lui rend la force et la fraîcheur.* »

La musique est un autre langage : elle permet d'exprimer, autrement que par des mots, le message du jour. Luther n'hésitait pas à dire que « *Dieu a prêché l'Évangile également à travers la musique* ». Ensuite, la musique touche notre sensibilité de manière différente. À ceux que

les mots laisseraient « froids », les notes peuvent « parler », bouleverser... Joyeuse ou mélancolique, une mélodie nous indiffère rarement ! La musique, à travers le chant, permet à notre être tout entier de participer au culte. Aux paroles entendues, nous pouvons ainsi répondre de manière plus « complète » et plus active.

LES CANTATES COMME « PRÉDICATION »

Jean-Sébastien Bach a composé pour tous les dimanches de l'année liturgique, mettant sans doute lui-même la main à certains livrets, car il était fin connaisseur des Écritures et de la théologie. Les textes des cantates étaient conçus comme des commentaires des passages bibliques du jour. De véritables « prédications en musique », comme le dit Gilles Cantagrel, distribuées sous forme de livrets aux fidèles qui les conservaient de dimanche en dimanche. La cantate annonçait le thème de la prédication qu'elle entourait, et le traitait à sa manière. Tour à tour louange, enseignement et exégèse, la cantate dispose en plus de la puissance évocatrice de la musique ! Gilles Cantagrel souligne que l'une des caractéristiques de Bach, tant dans ses cantates que dans ses oratorios, est le recours important aux chorals (chant des cantiques par l'assemblée). Lorsque l'on connaît les paroles d'un cantique, on en perçoit les mots même si seuls les instruments le jouent.

C'est une autre manière, pour le compositeur, de faire passer son message.

UNE UNION ÉTROITE

Travailler à une « union plus étroite » entre la musique et la parole prêchée reste un objectif fondamental de tout culte à la fois pour des raisons de cohérence théologique et d'harmonie esthétique : un culte ne doit pas seulement tenter d'être intéressant, il doit aussi chercher à être beau ! Par la musique et le chant, la communauté tout entière célèbre et rend gloire à Dieu.



Laurence FLACHON,
Pastore de l'Église protestante
de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)

« *Toi, Seigneur, tu veux me laver les pieds !* »
(Jean 13, 6)

La grandeur à genoux

Parce que les Israélites marchaient pieds nus ou en simples sandales, le tout premier devoir de l'hospitalité imposait de laver les pieds de ses hôtes. La Bible en témoigne à de nombreuses reprises, et notamment lors du fameux épisode des trois visiteurs qui arrivent aux chênes de Mambré. En pleine chaleur du jour, Abraham cherche un peu de fraîcheur à l'entrée de sa tente lorsque, levant les yeux, il voit trois hommes debout près de lui. Toutes affaires cessantes, il se prosterne devant eux et demande qu'on apporte un peu d'eau pour leur laver les pieds (Genèse 18, 1-4). Au temps de Jésus, la coutume du lavement des pieds est encore vive et très codifiée : les esclaves non juifs lavaient les pieds de leur maître, les femmes ceux de leur mari et les enfants ceux de leur père. Geste d'hygiène et de rafraîchissement qui se veut aussi d'affection comme en témoigne l'épisode du repas de Jésus chez un Pharisien lorsque « *surgit une femme de la ville qui était pécheresse* ». Tout en pleurs, elle s'abaisse et « *se met à baigner ses pieds de larmes puis elle les essuie avec ses cheveux et les baise tendrement* ». (Luc 7, 37-38)

« ÇA NON, JAMAIS ! »

Au soir du Jeudi Saint, bouleversant complètement la tradition, Jésus lui-même prend le rôle de cette femme aimante, et de cet enfant, et de cette épouse, et de cet esclave étranger. Il se lève de table, quitte son vêtement, prend un linge,



JÉSUS.

« *Comprenez-vous ce que je viens de faire ?* »

verse de l'eau dans un bassin et se met à laver les pieds de ses disciples. Ils sont médusés. Simon-Pierre, le plus déterminé à faire respecter la hiérarchie, proteste avec véhémence : « *Toi, me laver les pieds ! Ça non, jamais !* » (Jean 13, 8) C'est qu'il a le sens de la grandeur, Simon-Pierre, de la dignité, de l'élévation. Le maître doit rester le maître et Dieu rester Dieu, sinon où va-t-on ?

Jésus les stupéfie et même, à certains égards, les scandalise. Alors, mesurant leur désappointement, il reprend place à table et leur demande : « *Comprenez-vous ce que je viens de faire ?* » (Jean 13, 12)

La grandeur, oui, bien sûr, il ne la renie pas, mais comment leur dire qu'elle s'agenouille, la grandeur, qu'elle s'abaisse, qu'elle se prosterne, et que c'est pour cela qu'elle remet debout ?

Attention, qu'on ne s'y trompe pas, « *il ne faut jamais envisager le christianisme sous un angle de rapetissement*, nous dit Maurice Zundel. *Il n'y est jamais question de limiter nos ambitions à quelque chose de dérisoire, au contraire ! Le christ nous*

délivre de toute humiliation, de toutes ces hiérarchies où il y a un "en haut" et un "en bas", où il y a des maîtres et des sujets. L'Évangile n'est aucunement une sorte de consolation donnée à une humanité faible et pleurnicharde, l'Évangile se place sous le signe de la grandeur ! »

« LAVER EST UNE GRANDE CHOSE »

Dans le magnifique roman de Sylvie Germain, *Éclats de sel*, l'auteure imagine le person-

nage d'une femme d'ouvrage en train de tire-bouchonner la serpillière au bout de son balai. « *Moi, dit-elle à Ludvik, le héros de l'histoire, je vois en grand la détresse des gens minuscules et en infime la splendeur des puissants*. » Juste après, alors qu'elle s'accroupit près du seau pour y replonger son torchon, elle lui dit, sans transition : « *Laver est une grande chose vous savez. Ainsi laver le sol, on efface les traces des semelles sales mais les pas, on ne peut pas les effacer, ils vous résonnent à jamais dans le cœur*. »

Laver les pieds est aussi une grande chose. Et je me dis qu'en lavant les pieds de ses disciples, au soir du Jeudi Saint, Jésus les caresse avec tant de douceur que leurs pas, ces pas qui l'accompagnent depuis des mois, entrent en lui et résonnent à jamais dans son cœur.

Gabriel RINGLET

Maurice ZUNDEL, *L'Homme, le grand malentendu*, Paris, Édition Saint-Paul, 2007. Prix : 5 € - 10 % = 4,50 €. Sylvie GERMAIN, *Éclats de sel*, Paris, Gallimard, 1996. Prix : 13,80 € - 10 % = 12,42 €.

SUICIDE ASSISTÉ

Libérer la mort

Le voyage d'Alice en Suisse de Lukas Bärfuss met, sous la lumière des spots du Théâtre de Poche, les difficiles questions de la fin de vie.

Faut-il libérer la mort, comme on a autrefois libéré les mœurs ? Le docteur Gustav Strom en est convaincu. Pour lui, on ne transige pas avec la dignité humaine. Aussi, il offre ses services à ceux qui veulent choisir le moment de leur mort. Au nom de la liberté, il se met en danger pour aider ceux qui n'en peuvent plus de vivre et qui choisissent le suicide assisté. Alice est dans ce cas et elle envisage de faire le voyage en Suisse, là où c'est permis.

Cela fait longtemps que Roland Mahauden, le metteur en scène, voulait aborder ce thème qui lui tient à cœur. Membre de l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité, il a longtemps cherché un texte qui ne dise pas au spectateur ce qu'il doit penser, mais qui l'invite à penser par lui-même. Il aime le ton à la fois léger et émouvant avec lequel Lukas Bärfuss traite le sujet.

PAR AMOUR

Roland Mahauden garde le souvenir ému de sa vieille chienne euthanasiée dans ses bras. « Comme ça, je veux bien mourir », pense-t-il à ce moment-là. Mais aujourd'hui, les progrès de la médecine, lorsqu'ils confinent à l'acharnement thérapeutique, rendent la mort de plus en plus difficile. Il faut à tout prix sauver la dignité de celui qui meurt. C'est le credo du docteur Gustav Strom qui n'assiste ses patients dans leur suicide que par amour de l'humanité. Mais lorsque l'ordre des médecins s'en mêle, le voilà radié et obligé de recourir à des méthodes pour le moins inattendues... La pièce se tient constamment en équilibre entre le rationnel et l'absurde. C'est ce qui en fait l'originalité. L'humour agit comme une soupe qui relâche



BIEN MOURIR.

Le « suicide assisté », par amour de l'humanité.

la pression. Ainsi, la mère d'Alice ne peut pas croire qu'un pays comme la Suisse, qui a quand même inventé la Croix-Rouge, autorise la mort assistée. Cette mère qui refuse de voir sa fille partir avant elle, sera pourtant ébranlée, jusqu'au plus profond de ses certitudes, par la détermination d'Alice.

VIVRE JUSQU'AU BOUT

Le propriétaire du logement où consulte le docteur lui propose un moyen de multiplier le nombre de patients à aider par semaine, une façon très terre-à-terre de rentabiliser l'appartement. Mais le docteur est à mille lieues de ces préoccupations matérielles. Ses motivations sont exclusivement humanistes.

Avec finesse, le texte du dramaturge suisse explore la psychologie de différents patients en bout de course. Alice, si elle est bien déterminée à mourir dans le cabinet du docteur Strom, retrouve une étincelle de vie, dès que la date est arrêtée. Délivrée de son angoisse, la voilà prête à vivre pleinement les derniers jours. Et puis, il y a John, candidat au suicide lui aussi, mais à qui la mort fait peur et qui trouve, toujours au dernier moment, le moindre prétexte pour retarder l'échéance. Car au bout du compte, face à la mort, chacun se retrouve seul, inexorablement seul.



Jean BAUWIN

Le voyage d'Alice en Suisse, de Lukas Bärfuss, du 22/4 au 17/5, au Théâtre de Poche, place du Gymnase, 1a à 1000 Bruxelles. Une soirée-débat sera organisée. ☎ 02.649.17.27 www.poche.be

CALENDRIER



À BATTICE, Conférence : « La prison ça sert à quoi ? » avec Claire Capron, Présidente de l'Association des Visiteurs francophones de prison, le 28/4 à 20h à la salle Saint-Vincent, rue du Centre, 30. ☎ 0477.34.54.31



À BORDEAUX ET COGNAC, Voyage culturel : « Quand vin et spiritualité se rencontrent » avec Bernadette Wiame, chargée de cours à l'UCL, du 17/7 au 23/7, organisé par Terre de sens (Pèlerinages Namurois). ☎ 081.240.162 terredesens@skynet.be



À BRUXELLES, Conférence : « Oser la bienveillance » avec Litta Basset, écrivaine, le 8/4 à 18h30 à la librairie UOPC, Avenue Gustave Demey 14-16, à Auderghem. ☎ 02.648.96.89 conferences@uopc.be



À BRUXELLES, Concert du mercredi Saint : « Marie-Madeleine au pied de la croix » ; Musique italienne du XVII^e siècle avec Elisabeth Goethals, soprano, Sarah Ridy, harpe et Xavier Deprez, orgue ; le 16/4 à 20h en la Cathédrale Saints Michel et Gudule Bruxelles. ☎ 02.217.83.45 www.cathedralest-michel.be

À BANNEUX, Marche des travailleurs : « Y a-t-il des



bonnes nouvelles qui traversent nos vies », le 15/4, départ à l'église de Xhoffraix à partir de 18h15 et au Sanctuaire de Banneux à partir de 17h15.

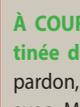
☎ 0494.36.58.74 mich.wild53@hotmail.com



À CHARTRES, Weekend et 67^e pèlerinage du Monde du travail :

« Richesses et pauvretés » du 9/5 au 11/5 (départ gare de Mons en car).

☎ 02.771.34.79 chantaldemeulemeester@yahoo.fr



À COUR-SUR-HEURE, Matinée de formation : « Le pardon, requête de l'Évangile » avec Maître Moreau, avocat, le 17/5 de 9h30 à 11h30 au réfectoire de l'école.

☎ 0475.24.34.59 bdelavie@me.com



JÉRUSALEM : LE RÉCIT

Comment parvenir à faire découvrir les richesses d'une ville sans se limiter aux types de descriptions d'un guide de voyages ? C'est le pari de la collection « *Le roman de...* », qui se penche cette fois sur l'histoire, les attraits et les mystères de Jérusalem. De rencontre en rencontre et de rendez-vous en conversations, la guide emmène le lecteur avec elle de lieu en lieu et de personnage en personnage, comme si la ville se révélait à elle pour la première fois. La formule est bien sûr un peu artificielle, car l'auteure, directrice de recherches au CNRS, connaît manifestement bien la cité qu'elle est chargée de raconter. Et ses interlocuteurs lui en apprennent sans doute moins à elle qu'aux lecteurs. Mais, pour quelqu'un qui se prépare (ou revient) d'un pèlerinage en Terre Sainte, cette lecture est une « autre » nourriture. (F.A.)

Tania VELMANS, *Le roman de Jérusalem*, Monaco, les Éditions du Rocher, 2013. Prix : 21 € -10 % = 18,90 €.

MAIS D'OÙ VIENT L'IDÉE DE MESSIE ?

L'auteur de ce livre soulève une interrogation qui au premier abord paraît incongrue : Y-a-t-il un Messie dans la Bible ? Pour éclairer sa démarche, il examine comment cette conception est progressivement apparue et à partir de quels textes. Il développe ainsi une histoire de l'idée messianique dans son contexte historique, politique et social procurant ainsi une belle occasion de comprendre d'où vient cette idée de rédempteur venu sauver l'humanité qui a durablement marqué l'imaginaire chrétien et juïque. (B.H.)

Mireille HADAS-LEBEL, *Une histoire du Messie*, Paris, Éditions Albin Michel, 2014. Prix : 21,90 € -10 % = 19,71 €.



KARL, REVIENS !

Marx obtient du ciel l'autorisation de revenir sur terre voir ce qu'on a fait de ses théories et de son œuvre, mais aussi pour retrouver les traces de sa vie. Écrit par Howard Zinn, ce monologue interprété par Jean Delval révèle l'épaisseur de la personnalité du fondateur du marxisme, et porte sur le monde actuel un regard qui reste révolutionnaire. La pièce, qui a été créée l'an dernier, continue à tourner dans le cadre du « Théâtre des Rues ».

Karl Marx, le retour. Le 30/4 au Centre culturel de Thuin, les 18/7 et 12/8 au château du Karreveld dans le cadre du festival « Bruxellons ! 2014 ».

DRÔLE DE COMPAGNIE

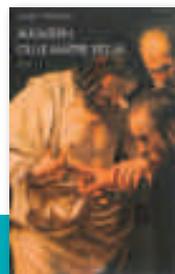
La société dont Oldfield est PDG vient de mettre au point un tout nouveau fusil d'assaut. Mais l'entreprise est en difficultés. Hammond, grand patron dans l'agroalimentaire, rêve de cumuler la vente d'armes et de nourriture aux pays en voie de développement. Il tente donc une OPA sur Oldfield and Co. Face à lui, Oldfield doit négocier avec Léonard, son fils adoptif. Comment démêler seuls les fils contradictoires de l'affection et de l'intérêt ? Dans la veine des tragédies de Shakespeare, *La Compagnie des Hommes* déplace au XXI^e siècle des enjeux éternels. (F.A.)

La Compagnie des Hommes, du 24/4 au 24/5. Mise en scène de Frédéric Dussenne. Théâtre des Martyrs, place des Martyrs, Bruxelles.
☎ 02.223.32.08 □ www.theatredesmartyrs.be
✉ loc@theatredesmartyrs.be

SAINT EN TOUTE DISCRÉTION

Il aura suffi que le pape François évoque à deux reprises, depuis son élection, l'œuvre de Joseph Malègue, pour que les éditions du Cerf publient à nouveau ce roman-fleuve paru pour la première fois en 1933. Joseph Malègue (1876-1940) que d'aucuns qualifient de « Proust chrétien » dresse le portrait d'Augustin, un jeune homme intelligent qui tarde à répondre à sa vocation religieuse parce qu'il veut d'abord parfaire sa formation intellectuelle. Au contact des rationalistes et des positivistes, il perd la foi. Mais les épreuves de la vie le remettent sur le chemin d'un Dieu qui s'est fait homme parmi les hommes. Augustin devient alors un de ces « saints de tous les jours », comme disait de lui le pape François. (J.Ba)

Joseph MALÈGUE, *Augustin ou le maître est là*, Paris, Cerf, 2014 (réédition). Prix : 30 € -10 % = 27 €.



DUR DUR D'ÊTRE MAMAN

Luce est une jeune vétérinaire, passionnée par son métier et amoureuse de son mari. Ils attendent avec impatience la naissance de Rose, leur premier bébé. Et pourtant, dès les premières scènes du film, rien ne se passe comme prévu. Leur fille s'annonce trop tôt et Luce ne parvient pas à devenir la mère qu'elle souhaiterait être. Delphine Noël la réalisatrice a voulu explorer, à la façon d'un thriller palpitant, la psychose d'une jeune maman atteinte d'une dépression post-partum particulièrement délirante. Mélanie Doutey est stupéfiante et emporte le spectateur dans les profondeurs de ses mers intérieures. (J.Ba)

Post-Partum, un film de Delphine NOËLS, avec Mélanie Doutey, Jalil.





UNE TANTE À HÉRITAGE

« Voilà, la maison, c'est pour toi... » Telle est la promesse que Dydie fait à son neveu, le soir où son mari est décédé. Elle vivra seule, encore durant vingt ans, dans cette ancienne hostellerie d'Almache. Et ce que cette

bigote un peu excentrique aime par-dessus tout, c'est s'enivrer de champagne avec son neveu, parler de littérature avec lui et l'écouter raconter ses aventures amoureuses avec ses amants de passage. Mais cette promesse d'héritage, est-ce un vrai cadeau ? En effet, des parasites de tous poils la colonisent, que ce soient les puces de lit ou les voisins perfides qui profitent des largesses de la vieille. Bref, Arthur, le neveu naïf et attentionné, n'est pas au bout de ses surprises, et le lecteur non plus. Ce roman vif et alerte, signé Alain Dantinne, tient lui, toutes ses promesses. (J.Ba)

Alain DANTINNE, *La Promesse d'Almache*, Neufchâteau, Weyrich, 2014. Prix : 15 € -10 % = 13,50 €.



CE SOIR ON ZWANZE !

Pour son soixantième anniversaire, le Théâtre Royal des Galeries reprend sa pièce fétiche, *Le mariage de M^{lle} Beulemans*. Avec son phrasé truculent et succulent, Monsieur Beulemans voudrait convaincre sa fille Suzanne d'épouser Séraphin, le candidat tout désigné pour reprendre la brasserie familiale. Mais c'est sans compter sur la détermination de Suzanne et son amour pour le beau parisien Albert Delpierre qui n'a comme défaut que de pincer son français. On ne présente plus cette pièce qui a fait les beaux jours du théâtre bruxellois. Cette nouvelle mise en scène est l'occasion pour les plus âgés de faire découvrir aux jeunes générations, un monument de la culture. C'est de toute façon, l'assurance de passer un excellent moment. (J.Ba)

Le mariage de M^{lle} Beulemans, de Fonson et Wicheler, du 16/4 au 11/4 au Théâtre Royal des Galeries, Galerie du Roi, 32 à Bruxelles. ☎ 02.512.04.07 ou www.trg.be

CANCER DES JEUNES



Les cancers ne frappent pas que les adultes. Les enfants et adolescents sont aussi touchés. On estime en Europe que cette maladie est la deuxième cause de mortalité chez les jeunes entre un et quatorze ans et la troisième après les accidents et les suicides pour les quinze-dix-huit ans. Des traitements existent, des guérisons surviennent comme de possibles rechutes. Pas facile d'affronter pareille épreuve quand on entame une vie sensée être pleine de promesses. Comment ces jeunes vivent ils cela ? Muriel Scibilia y répond en recueillant les témoignages poignants de dix jeunes. Elle estime à juste titre que si on parle souvent de ces jeunes, on leur donne rarement la parole. On découvre ainsi les combats à mener, les sentiments de révolte ou de désespoir, les interrogations parfois mais aussi le courage, l'aide bienveillante si précieuse des proches, le goût pour la vie qui peut se manifester grâce à des relations chaleureuses, la présence d'un animal, la pratique du sport ou d'une activité artistique, l'engagement altruiste ou la découverte de la spiritualité. Un livre qui remue les consciences. (G.H.)

Muriel SCIBILIA, *Côté nuit, côté soleil, des jeunes racontent leur traversée du cancer*, Genève, Éditions Slakine, 2014. Prix : 32 € -10 % = 28,80 €.

DÉSERT SPIRITUEL



Il y a une spiritualité d'exaltation souvent liée à la communion à un groupe. Il y a aussi une approche du divin plus austère, plus rude mais plus profonde aussi. C'est ce que propose le religieux italien Giorgio Gonella, né en 1947 et membre de la communauté de Charles de Foucauld. Aujourd'hui, après avoir vécu au contact des drogués à New-York, il anime une communauté d'accueil au Mexique. Il a participé à l'effervescence suscitée il y a cinquante ans par Vatican II et ne cache pas sa déception devant les blocages institutionnels de l'Église. Il constate que le renouveau spirituel est souvent venu de chrétiens vivant de manière radicale, en marge, de manière réelle ou figurée, l'expérience du désert, parfois seuls ou en communauté avec les plus démunis. Vivre le dépouillement, la solitude, le vide à la recherche d'un Dieu insaisissable est certes difficile mais conduit aussi parfois à une paix bienheureuse. À la fois réflexion sur la démarche spirituelle des grands saints comme les pères du désert, François d'Assise, Charles de Foucauld et expérience personnelle vécue parmi des personnes en souffrance. (G.H.)

Giorgio GONELLA, *Le vent parfumé du désert, Sur les traces de Dieu entre solitude et communion*, Namur, Éditions Fidélité, 2013. Prix : 18,85 € -10 % = 17,05 €.

CALENDRIER

À ERMETON-SUR-BIERT, Journée de récollection : « La première et la seconde conversion de Paul de Tarse » avec Mgr Warin, évêque auxiliaire de Namur, le 29/3 de 9h30 à 17h30 au Monastère Notre-Dame Bénédictines, rue du Monastère, 1.

☎ 071.72.00.48 net@ermeton.be



À FLÉMALLE, Fêtes des Solidarités : 30/3 de 10h30 à 18h rue Houlbouse, 83 aux Trixhes, organisée par le Doyenné de Haute-Meuse.

☎ 04.233.83.26 upsaintroch@skynet.be

À LIÈGE, Grandes conférences : « Belgique, quo vadis ? » avec Christian Behrendt, Constitutionnaliste, Jean Quatremer, journaliste et Dave Sinardet, politologue, le 17/4 à 20h15 à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎ 04.221.93.74 nadia.delhayegclg.be www.grandesconferences-liegeoises.be



À LIÈGE, Conférence : « Le désorient des chrétiens – Les chrétiens du Proche-Orient face à un avenir incertain » avec Christian Cannuyer, professeur à l'Université catholique de Lille, le 8/5 à 20h15 en l'église du Sart-Tilman, Rue du Sart-Tilman, 341.

☎ 04.367.49.67 info@ndpc.be www.ndpc.be

À MALÈVES-SAINTE-MARIE, Conférence :

« Heureux les miséricordieux », avec Christine Pedotti, romancière, le 24/5 de 9h à 15h au Prieuré, rue du Prieuré, 37, ☎ 010.88.83.58 www.leprieure.be

À MAREDSOUS, Week-end : « Slam et Gospel », du 4/4 au 6/4 à l'Abbaye de Maredsous.

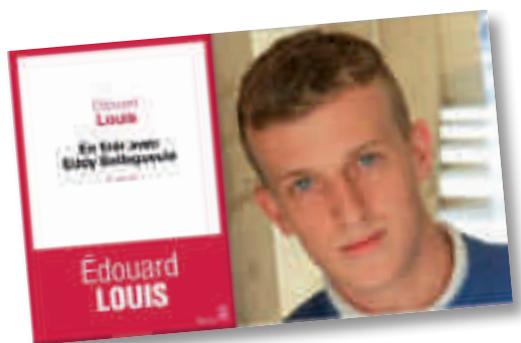
☎ 0475.57.88.77 asbl.abarim@gmail.com



ENFIN LUI-MÊME

Un garçon pas comme les autres !

En finir avec Eddy Bellegueule est le récit bouleversant d'un enfant qui a été, pour les siens, source de honte et de dégoût, avant de s'enfuir et de devenir lui-même, sous le nom d'Édouard Louis.



« **E**ddy Bellegueule, c'était moi, avant que je ne le tue... » C'est ainsi qu'Édouard Louis parle de son personnage, c'est-à-dire de lui-même. Eddy est né en Picardie, il y a vingt-deux ans, dans un village reculé, au sein d'une famille très pauvre, où l'on ne mange pas

tous les jours à sa faim. Quand il n'y avait rien à se mettre sous la dent, sa mère disait, comme une métaphore de la misère : « *Ce soir, on mange du lait.* » Sa naissance pourtant réjouit tout le monde, et en particulier son père qui voit dans l'arrivée d'un garçon, comme un renforcement de sa

virilité. Alors il élève son fils « comme il faut », comme un dur, un homme, un vrai, qui jouera au foot et qui se bagarrera les soirs de beuverie. Mais très vite, Eddy brise les rêves de son père. Sa voix haut perchée, ses gestes précieux, le balancement de ses hanches lorsqu'il se déplace, lui donnent des « *airs de gonzesse* ». Plutôt que de la fierté, c'est de la terreur et de la honte qu'il inspire à son père.

SOUFFRE-DOULEUR

Eddy aimerait tant être celui qu'on attend de lui, mais il préfère la danse au foot et, comble de l'horreur, il aime se travestir. À l'école, il devient le souffre-douleur de deux grands élèves qui prennent plaisir à le martyriser, à le battre et lui cracher à la figure. Il ne dit rien, pour ne pas

afficher sa faiblesse, et il se fait ainsi le complice de cette violence. Les insultes volent bas : « *enculé, tapette, tafiole* », etc. Personne ne veut être l'ami du « *pédé* » et son isolement accroît son mal-être.

Si Eddy rêve de fuir ce milieu oppressant, c'est d'abord parce que les siens l'ont rejeté. Au sein de sa famille, fascinée par la télévision et rongée par l'alcoolisme, il ne trouve que le rejet, le mépris, la moquerie et la violence. Et lorsqu'il tente de séduire des filles, son désir ne suit pas. C'est pourtant à l'âge de dix ans qu'il découvre sa sexualité, dans des circonstances assez sordides.

RESSUSCITÉ

Aujourd'hui, Édouard Louis s'en est plutôt bien sorti et il publie un livre pour tenter de comprendre sa fuite. Il n'accuse pas ces gens qui l'ont martyrisé, mais plutôt la misère et l'exclusion qui génèrent tant de violence, d'intolérance, de racisme, d'homophobie et d'incompréhension. Son style, très littéraire et travaillé, rend compte également de la férocité et de la crudité du langage des siens. La violence commence toujours dans les mots.

Il fallait qu'Eddy meure pour qu'Édouard ressuscite, pour que vienne au monde ce jeune homme aujourd'hui réconcilié avec lui-même, et pour que naisse enfin un écrivain prometteur. Ce récit poignant et prégnant, risque bien d'accompagner le lecteur longtemps encore après qu'il aura refermé le livre.

Jean BAUWIN

Édouard LOUIS, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014. Prix : 17 € -10% = 15,30 €.

DES LIVRES MOINS CHERS À L'appel

Commandez les livres que nous présentons avec 10% de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'un bulletin de versement.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : **Commandez un livre à L'appel**

Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -10%** ».

Je commande les livres suivants :

..... €

..... €

..... €

Total de la commande + frais de port : €

Nom : Prénom :

Rue : N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

CALENDRIER



À NAMUR, Conférence : « L'Univers raisonnablement silencieux » avec André Füzfa, professeur à l'UNamur, commissaire de l'exposition « L'Univers Face A/ Face B », le 29/4 à 20h15 à l'Université de Namur, amphithéâtre Pedro Arrupe Sentier Thomas à Namur (entrée par la rue Grandgagnage).
☎ 081.72.42.59 | www.gcnamur.be



À OTTIGNIES, Conférence et Film : « Le monachisme en Afrique, Amérique latine et en Asie » avec le Frère Martin-François Neyt, le 14/5 à 20h15 au Monastère Saint-André, Allée de Clerlande, 1.
☎ 010.42.18.36 | lesateliers@clerlande.com

À VERVIERS, Conférence : « La grande traversée des Alpes » avec



À WÉPION, Week-end : Joël et Nadine Matthys-Jacques le 2/4 à 20h au Centre Maximilien Kolbe, rue du Prince, 12.
☎ 087.33.84.22 et 087.22.87.87 | secretariat@centremaximilienkolbe.be



À WÉPION, Week-end : « Quand Dieu de la Bible se fait violent » avec Dominique Martens, professeur de théologie biblique à l'Institut Lumen Vitae, P. Étienne Vandeputte, jésuite, le 25/4 de 18h30 au 27/4 à 17h au Centre spirituel « La Pairelle » 25, rue Marcel Lecomte.
☎ 0474.45.24.46 | centre.spirituel@lapairelle



À WÉPION, Week-end du CEFOC : « L'économie : dans quel

jeu joue-t-on ? Regards critiques sur les discours et les mécanismes de domination », les 26 et 27/4 au Centre La Marlagne, chemin des Marronniers, 26.
☎ 081.23.15.22 | info@cefoc.be

À WAVREUMONT, Week-end :

« Célébration d'écritures », partage et réflexion à propos de nos découvertes spirituelles dans la littérature, principalement le roman, du 25/4 à 18h au 27/4 à 16h, au Monastère Saint-Remacle, Wavreumont, 9 à 4970 Stavelot
☎ 02.218.54.47 ou 0478.47.68.18 | accueil@wavreumont.be

À WAREMME, Conférence :

« Cultiver bio, pourquoi et comment s'y prendre ? », le 24/04 à 14h au Centre Culturel de Waremmes, place de l'École Moyenne, 9
☎ 019/58.75.22 | http://www.waremmeculture.be/



L'appel

Magazine mensuel indépendant

- Éditeur responsable**
Paul FRANCK
- Rédacteur en chef**
Frédéric ANTOINE
- Rédacteur en chef-adjoint**
Stephan GRAWEZ
- Secrétaire de rédaction**
Sabine LOURTIE
- Équipe de rédaction**
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Amélie DETOURNAY, José GERARD, Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST, Gabriel RINGLET, Godelieve RULMONT-UGÉUX, Thierry TILQUIN, Christian VAN ROMPAEY
- Comité d'accompagnement**
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Jean-Yves QUELLEC, Gabriel RINGLET
- Ont collaboré à ce numéro**
Laurence FLACHON et Armand VEILLEUX
- Photocomposition et impression**
Imprimerie MASSOZ, Allieur (Liège)
- Administration**
Président du Conseil: Paul FRANCK
- Promotion - Rédaction - Secrétariat**
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège
☎ +32 04.341.10.04
Compte n° 001-2037217-02 - IBAN: BE32-0012-0372-1702 - Bic: GEBABEBB
☎ appel@catho.be
☎ http://www.magazine-appel.be/
- Publicité**
MEDIAL, rue du Prieuré 32, 1360 Malèves-Sainte-Marie, ☎ 010.88.94.48 - ☎ 010.88.93.18

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Abonnement individuel: 23,50 €. Autres types d'abonnements: voir site internet ou sur demande.

Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction.

plus d'info:
0800 20 950
www.monte-escalierinfo.be

**Notre monte-escalier ...
... Votre confort**



- Offre gratuite et sans engagement
- Délai de livraison réduit
- Service après-vente excellent (24u/24)
- Différents modèles
- Installation conforme aux normes européennes



SA Coopman Liften
Heirweg 123 | B-8520 Kuurne
comfortlift@coopman.be | www.monte-escalierinfo.be

Découvrez L'appel

Le magazine chrétien de l'événement

Chaque mois, comprendre les événements marquants et leur donner sens



Offre découverte

(Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessous ou le recopier et l'envoyer à: appel@catho.be) Magazine chrétien de l'événement
45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège
Tél/Fax : 04.341.10.04

Madame/Monsieur
désire recevoir un exemplaire gratuit du magazine L'Appel

Rue : Numéro.....
Code Postal Ville.....
Adresse e-mail..... Tél.....

Chants orthodoxes

par le chœur des sœurs du Monastère
Ste Elisabeth de Minsk

chef du chœur, moniale Iouliania (Denissova)

Cette année, notre monastère organise en Belgique une tournée de concerts caritatifs interprétés par le chœur de nos moniales dont l'objectif est de subvenir aux besoins des personnes démunies.

Les soeurs de la chorale, sans être musiciennes professionnelles, chantent à l'ancienne. Ces chants sont en usage tout au long de l'année liturgique. Outre le chant, chacune d'elles s'occupe de diverses tâches qui sont très importantes pour la vie du monastère. Au cours de ces dix dernières années, le chœur a fait éditer plusieurs CDs. On y trouve des chants populaires, des chants spirituels et des cantiques. Les voix pures et touchantes, les mélodies qui pénètrent profondément, tout ceci représente en même temps la prière dans le chant des sœurs.

Le chef du chœur, Iouliania (Denissova), est une religieuse, elle est diplômée de la faculté de compositeurs du conservatoire de Leningrad. Elle est l'auteur de près de 150 chants ecclésiaux et spirituels, d'harmonisations et d'arrangements. Mère Iouliania est également l'organisatrice et la présentatrice du «Festival Annuel International de Chants Orthodoxes» à Minsk.

Les concerts du chœur ont lieu en Belgique du 11 au 20 mai. Nous avons spécialement choisi le temps pascal pour pouvoir réjouir le cœur de nos frères et sœurs en Christ par des chants liturgiques de Pâques et des chants du Pèlerin Russe. Cette année, tous les chrétiens orthodoxes et catholiques fêteront Pâques à la même date, raison supplémentaire pour vous offrir comme cadeau cette tournée pascale.

Entrée libre – plateau à la sortie
Dons au profit de l'orphelinat parrainé
par le Monastère Sainte Elisabeth
Vente d'artisanat monastique



www.obitel-minsk.by

Dimanche 11 Mai à 20h 00
Eglise du Collège St Michel
Bd. St Michel, 1040 Etterbeek

Lundi 12 Mai à 20h 00
Eglise Ste Croix
Place Ste Croix, 1050 Ixelles

Mercredi 14 Mai à 20h 00
Eglise Saint Remy
Grand-Place 4, 1460 Ittre

Lundi 19 Mai à 20h 00
Eglise Ste Alix, Parvis Ste Alix
1150 Woluwe-Saint-Pierre

Mardi 20 Mai à 20h 00
Eglise St Etienne
rue Saint-Etienne, 1380 Ohain

Mardi 13 Mai à 20h 00
Collégiale ND de Dinant
Pl. Reine Astrid, 5500 Dinant

Judi 15 Mai à 20h 00
Eglise St Jean-Baptiste
Pl. Marché aux Légumes,
5000 Namur

Vendredi 16 Mai à 20h 00
Basilique St Hubert
Rue Saint-Gilles 56 –
6870 Saint-Hubert

Samedi 17 Mai à 20h 00
Eglise Saint Medard
Saint-Mard, 6762 Virton

